

Daniil Léonidovitch ANDREÏEV

(1906 – 1959)

LA ROSE DU MONDE

Livre 2



Traduit du russe par Marina HYJEK

Avril 2021

INTRODUCTION

Daniil Andreïev, le fils de Léonid Andreïev, est un auteur russe éminent du début du 20-me siècle. Sa mère Alexandra (Véligorski) Andreïeva décéda durant l'accouchement, suite à quoi Léonid Andreïev décida de confier Daniil à la sœur de sa dernière femme, Elisabeth Dobrova afin de l'élever.

Cet acte eut deux conséquences importantes : la première est que Léonid Andreïev, comme beaucoup d'auteurs et d'intellectuels russes, quitta la Russie après la révolution de 1917 et laissa son fils ; la deuxième est que Daniil fut élevé dans une maison qui était restée profondément croyante, contrairement à la majeure partie de l'intelligentsia russe de l'ère soviétique.

Comme beaucoup de ses contemporains, le petit Daniil avait des prédispositions littéraires prononcées ; il commença à écrire des poèmes et des proses dès sa plus tendre enfance. Il acheva ses études au lycée, mais ne put entrer à l'université du fait de son origine non-prolétaire. Il se présentait comme un artiste graphique et écrivait durant son temps libre.

Daniil Andreïev fut conscrit dans l'Armée soviétique en 1942. Il exerça les fonctions de non combattant et durant le siège de Leningrad (actuel Saint-Petersbourg), il aida à transporter les ravitaillements à travers le lac de Ladoga. Après la Seconde Guerre mondiale, Andreïev retourna à la vie civile, mais fut arrêté par les autorités soviétiques en avril 1947. Accusé de faire de la propagande antisoviétique et de comploter un assassinat à l'encontre de Staline, il fut condamné à vingt-cinq ans d'emprisonnement.

Il fut frappé d'une attaque cardiaque en prison en 1954, la première manifestation d'une maladie du cœur qui provoque finalement sa mort cinq ans plus tard.

Durant son emprisonnement à Vladimir entre 1947 et 1957, Andreïev aurait eu des visions mystiques et aurait commencé à écrire **La Rose du Monde** (en russe : *Роза Мира* [roza mira]). Il termina son œuvre après sa libération. Le livre était connu en Union Soviétique via « samizdat » (un système clandestin de circulation d'écrits dissidents en URSS, manuscrits ou dactylographiés par les nombreux membres de ce réseau informel), et ne fut publié officiellement qu'en 1991 et en anglais aux Etats-Unis en 1997.

Presque tous les œuvres réalisés par Andreïev et écrits avant 1947, furent détruits par le KGB (le Ministère de la sécurité). Ils étaient considérés comme de la littérature antisoviétique, notamment sa nouvelle **Les vagabonds de la nuit** (en russe : *Странники ночи*) dont l'idée principale est l'opposition spirituelle au régime soviétique et à l'athéisme. Tout en étant emprisonné, Andreïev réussit néanmoins à reconstituer certains de ses poèmes. Il essaya de réécrire **Les vagabonds de la nuit**, mais il ne put seulement rédiger que quelques pages.

Quelques ouvrages de son enfance ont pu être conservés par son ami, notamment ses premiers poèmes écrits à l'âge de 8 ans.

Son œuvre majeure **La Rose du Monde** contient une description détaillée des nombreuses couches de la réalité spirituelle qui entourent la terre. Elle décrit la prochaine interreligion appelée La Rose du Monde qui apparaîtra et unira tous les peuples ainsi que les États. Elle annonce les événements comme la venue future de l'Antéchrist, ainsi que sa chute.

A part **La Rose du Monde**, il écrivit un poème intitulé **Le Mystère de fer** (en russe : *Железная мистерия*, publié en 1990), un « ensemble poétique » (c'est comme ça qu'il est appelé) **Les Dieux russes** (en russe : *Русские боги*, dont le texte entier fut publié en 1995) et d'autres ouvrages.

Livre Deux

AU SUJET DES DEUX MÉTHODES DE COGNITION : MÉTAHISTORIQUE ET TRANSPHYSIQUE

Livre II. Chapitre 1. QUELQUES PARTICULARITÉS DE LA MÉTHODE MÉTAHISTORIQUE

Elle est bien connue, l'expression "le sentiment religieux". Cette expression est incorrecte : il n'y a pas de sentiment religieux «général», mais il existe un monde immense de sentiments et d'expériences religieux, infiniment divers, souvent contrastés et différents dans leur contenu émotionnel, dans l'objet de leur orientation, dans leur force, dans leur ton et, pour ainsi dire, dans leur couleur. L'ampleur et la diversité de ce monde ne sont même pas présumées par celui qui n'a aucune expérience religieuse et qui n'en conclut que sur le témoignage des autres : ces preuves, en l'absence d'expérience personnelle, sont presque toujours perçues avec méfiance, avec des préjugés, avec une tendance à les interpréter non conformément aux déclarations du témoin lui-même, mais aux conceptions dogmatiques des schémas areligieux.

Ce qui correspond à la diversité du monde des sentiments religieux, c'est la variété de méthodes de la cognition religieuse. Exposer ces méthodes voudrait dire effectuer des recherches fondamentales sur l'histoire et la psychologie des religions. Une telle tâche n'a rien à voir avec l'objectif de ce livre. L'objectif du livre comprend, entre autres, l'intention de donner une idée seulement de *quelques* méthodes de cognition religieuse, notamment de celles qui, à mes yeux, ont la plus grande valeur créative à l'étape historique actuelle.

Ce serait la plus triste erreur si quelqu'un soupçonnait l'auteur de ce livre prétendre être l'un des fondateurs d'une grande cause – historique, culturelle et sociale – de la création de ce qui est désigné ici par les mots « La Rose du Monde ». Ce n'est pas ça du tout. *La Rose du Monde* ne peut surgir et apparaître que grâce au travail conjoint d'un grand nombre de personnes. Je suis convaincu que le même processus se déroule non seulement en Russie, mais également dans de nombreux autres coins de la Terre – tout d'abord, me semble-t-il, en Inde et en Amérique : la même réalité grandiose de l'au-delà envahit l'esprit humain, d'abord – celui des personnes isolées, puis des centaines, pour devenir plus tard la propriété des millions. Oui, maintenant, à cet instant même, des gens qui ne se connaissent pas encore, parfois séparés par de vastes espaces et des frontières d'états, parfois – seulement par les murs de quelques maisons – font l'expérience d'énormes percées de conscience, contemplent les hauteurs transphysiques et les profondeurs transphysiques, et certaines d'entre eux s'efforcent – chacun selon ses propres capacités et la constitution de son âme – à exprimer ou à refléter, au moins approximativement, cette expérience dans les belles-lettres, dans la musique ou avec un pinceau. Je ne sais combien, mais apparemment, pas mal de monde déjà se trouve dans ce flot de révélation. Et ma tâche est de le traduire en mots tel que je le perçois moi-même – ni plus, ni moins.

Alors, il ne s'agira pas ici des méthodes de la cognition du point de vue scientifique, ni même artistique, mais d'une telle méthode, dont la compréhension nécessite une certaine restructuration des idées qui dominent en Russie au cours des quarante dernières années.

Je crois que si les chercheurs, qui se trouvent à l'apogée de la physiologie et de la psychologie contemporaines, mènent un examen minutieux dans la vaste littérature apocalyptique, dans les témoignages autobiographiques d'auteurs spirituels et de certaines figures religieuses possédant une telle expérience, s'ils mènent une étude impartiale et s'ils font une synthèse de documents dispersés dans les études comparatives

religieuses – ils contribueront, à terme, au développement de la méthodologie scientifique, qui pourrait servir de base pour la gnoséologie religieuse et, en particulier, métahistorique. Nous pouvons imaginer l'émergence d'un apprentissage scientifique et pédagogique visant à maîtriser le mécanisme de cette cognition, à offrir à une personne, qui percevait ce processus encore passivement, les moyens de l'évoquer et de la gérer, au moins en partie. Mais tout cela est une question d'avenir et en plus pas proche. Pour le moment, ce qui est évident, c'est que la diversité de ce processus dépend à la fois du sujet et de l'objet de la cognition. Nous ne pouvons pas embrasser l'immensité ; je ne peux parler ici que de la variante du processus à laquelle ma propre vie m'a confronté. Je vais devoir renforcer l'élément autobiographique dans le livre, même si, dans d'autres circonstances, je chercherais personnellement à éviter cet élément.

Notre attention portera sur trois types de cognition religieuse : métahistorique, transphysique et universel. Cependant, il est impossible de tracer une frontière parfaitement claire entre eux, et ce n'est pas nécessaire.

Tout d'abord : qu'est-ce que nous entendons ici sous le terme « métahistoire » ?

Comme le dit Sergueï Boulgakov, peut-être le seul penseur russe, qui a soulevé ce problème inflexiblement, – métahistoire est « le côté nouménal de ce processus universel, dont l'un des aspects nous est révélé comme histoire »¹. Je pense, cependant, qu'utiliser la terminologie de Kant au problème de cet ordre aidera peu à élucider l'essentiel de cette question. Les concepts de nouménal et de phénoménal ont été développés par un autre cours de pensée, provoqués par d'autres besoins philosophiques. Les objets de l'expérience métahistorique ne peuvent être intégrés dans le système de cette terminologie que par la méthode de Procruste.

Le rapprochement de la métahistoire avec tout type de philosophie de l'histoire est d'autant plus illicite. La philosophie de l'histoire reste toujours une philosophie ; quant à la métahistoire, elle est toujours mythologique.

D'une manière ou d'une autre, le terme « métahistoire » est utilisé dans ce livre dans deux sens.

Premièrement – en tant que l'ensemble de processus restant toujours en dehors du champ de vision de la science, en dehors de ses intérêts et de sa méthodologie, qui se déroulent immergés dans d'autres courants temporels et dans d'autres types d'espace, qui se perçoivent parfois à travers le processus que nous percevons comme histoire. Ces processus de l'au-delà sont étroitement liés au processus historique, le déterminent en grande partie, mais ne coïncident pas du tout avec lui et se révèlent avec la plus grande plénitude sur les chemins de cette méthode particulière de la cognition, qui devrait être appelé métahistorique.

Une autre signification du mot « métahistoire », c'est un enseignement sur ces processus d'altérité, un enseignement, bien sûr, pas dans un sens scientifique, mais justement dans un sens religieux.

Il n'y a rien de surprenant dans le fait que la faculté de cognition de ces processus dépend chez les individus différents d'un certain nombre de prérequis psychologiques, voire physiologiques. De toute évidence, nous avons affaire ici à une prédisposition innée ; nous pouvons la faire surgir ou l'exterminer aussi peu que, par exemple, la prédisposition innée à la musique. Cependant, cette capacité peut être étouffée au cours de la vie ou tout simplement rester inutilisée, tel est un talent enfoui dans la terre, ou, enfin, subir un développement, parfois même extrêmement accéléré. Le système scientifique et éducatif, dont l'existence nous semble possible dans l'avenir, contribuerait notamment au développement de cette faculté. En attendant, les moyens d'impact positif sur cette faculté doivent être tâtonnés presque à l'aveugle, et son développement notable tout au long de la vie n'aurait probablement pas eu lieu, si certaines forces, agissant dans le sens de nos efforts, n'auraient pas assumé

¹ Boulgakov S. « Deux bourgs », (en russe « Dva grada ») édition Moskva, 1911. Vol. 2, p. 103.

l'énorme travail de développement en nous d'organes de la perception appropriés. Toutefois, il semble tout à fait plausible que pour l'émergence du processus de cognition métahistorique, il est nécessaire, outre les facultés innées et l'aide laborieuse des forces Providentielles, encore quelque chose acquise par nous-mêmes, par exemple, posséder une réserve, peu prétendue mais sûre, d'informations historiques affirmatifs. Pour la personne complètement ignorante, ne connaissant aucun lien avec le flux historique d'événements, peu importe habite-elle un désert australien ou le fourré d'une métropole géante contemporaine, la méthode métahistorique de la cognition est fermée. Le rôle du facteur scientifique dans le processus psychologique en question, ou, plus précisément, dans la préparation à ce processus, est limité pour le moment par une accumulation de cette réserve d'informations historiques. Quant au processus propre, du moins sa variante en particulier qui m'est connue, il n'a moindre rapport aux formes de cognition scientifiques quelconques. Je tiens à le répéter et souligner.

Il se compose de trois étapes consécutives.

La première étape consiste en un acte instantané interne qui se déroule sans la participation de la volonté du sujet et, semblerait-il, sans préparation préalable visible, même si, en réalité, une telle préparation devrait avoir lieu au-delà du seuil de la conscience.

Le contenu de cet acte est l'expérience extrêmement rapide, mais englobant d'énormes zones du temps historique, exprimant **l'essence** de grands phénomènes historiques impossible à décomposer en aucune notion ni à exprimer en aucun mot. Un tel acte se manifeste comme *une minute* ou *une heure* excessivement saturée d'images en ébullition dynamique, pendant laquelle la personne se sent comme quelqu'un, qui, après un long séjour dans une pièce sombre et calme, serait soudainement mis à ciel ouvert au milieu d'une tempête – avec sa terrible grandeur et sa puissance, à la fois presque aveuglante et comblant d'un sentiment de bonheur stupéfiant. D'une telle plénitude de vie, même de la possibilité d'une telle plénitude, la personne n'en avait aucune idée auparavant. Des époques entières sont synthétiquement saisies en même moment et tout le cosmos métahistorique de ces époques – si je puis dire – avec de grands principes qui s'y battent. Ce serait une erreur de supposer que ces images viennent nécessairement sous une forme visuelle. Si, l'élément visuel y est présent, comme celui du son peut-être, mais elles sont liées à ces éléments, comme par exemple, l'océan est lié à l'hydrogène qui constitue son eau. Donner une idée de cette expérience est extrêmement difficile en l'absence d'analogies précises avec quelque chose de plus commun.

L'expérience de ce type a un effet bouleversant sur tout l'ensemble de l'âme. Son contenu dépasse tellement ce qui était auparavant dans le cercle de la conscience de la personne, qu'il va nourrir son monde



spirituel pendant de nombreuses années. Elle deviendra son trésor interne le plus précieux.

Telle est la première étape de la cognition métahistorique. Il me semble acceptable de l'appeler une illumination métahistorique².

Le résultat de l'illumination se fait conserver dans les profondeurs de l'âme non pas en tant que mémoire, mais comme quelque chose de vivant et actif. De là, des images, des idées isolées, des concepts entiers montent progressivement, au fil des années, dans la sphère de la conscience, mais d'autant plus reste encore dans la profondeur, et la personne sait qu'aucun concept ne pourra jamais saisir et épuiser ce cosmos de métahistoire qui s'est entrouvert à elle. Ce sont ces images et ces idées qui deviennent l'objet de **la deuxième** étape du processus.

La deuxième étape n'a pas ce caractère instantané comme la première : elle représente une certaine chaîne d'états – une chaîne traversant des semaines et des mois et se manifestant pratiquement tous les jours. C'est une contemplation intérieure, une assimilation intense, un regard concentré - parfois joyeux, parfois douloureux - dans les images historiques, les images non isolées, mais perçues conjointement avec une autre réalité métahistorique qui se trouve derrière. J'utilise le terme «regard» au sens figuré ici, et sous le mot «images», je sous-entends, encore une fois, non pas des représentations visuelles, mais *synthétiques* qui comportent l'élément visuel uniquement dans la mesure où ce, que l'on contemple, puisse avoir une apparence visuellement représentable. En même temps, il est extrêmement important qu'une telle contemplation peut contenir, en grande partie, les phénomènes des couches à d'autres matérialités ; il est clair qu'ils se font percevoir non pas par les organes physiques tels que la vue et l'ouïe, mais par certains autres qui font partie de notre entité, mais généralement isolés comme par un mur blanc de la zone de conscience de jour. Et si la première étape du processus était caractérisée par l'état passif de la personne qui devenait, pour ainsi dire, spectatrice involontaire d'un spectacle étourdissant, alors dans la deuxième étape, il est possible, dans une certaine mesure, d'orienter sa volonté au choix de tel u tel objet de contemplation. Mais le plus souvent, et juste aux heures les plus fécondes, des images apparaissent involontairement, rayonnant, dirais-je, d'une force aussi fascinante et révélant un sens si vaste, que les heures de contemplation se transforment en faible semblance de minutes d'illumination. Avec une certaine prédisposition créative de la personne, ces images peuvent, dans d'autres cas, devenir une source ou un noyau, un axe de ses œuvres artistiques ; et peu importe à quel point certaines d'entre elles soient sombres et dures, la grandeur de ces images est telle qu'il est difficile de trouver le même plaisir que cette contemplation produit sur la personne.



Je pense que cette deuxième étape du processus peut être appelée justement la contemplation métahistorique.

Image, qui surgit ainsi, ressemble à une toile sur laquelle on distingue clairement certains personnages et, peut-être, la composition générale, mais d'autres personnages sont flous, et les écarts qui les séparent ne sont remplis de rien ; d'autres zones de l'arrière-plan ou certains accessoires sont complètement absents. Il est nécessaire de clarifier les liens vagues, remplissant les vides errants. Le processus entre dans **la troisième phase**, la plus dépourvue d'effets de principes extra-personnel et extra-rationnel. Il est donc clair que c'est à la troisième étape que l'on commet les erreurs les plus graves, les fausses introductions et les interprétations trop subjectives. Le principal obstacle réside dans les interférences de l'esprit qui entraînent inévitablement des distorsions: il est presque impossible de s'en débarrasser complètement. Autre chose est possible : ayant saisi la nature interne de la logique métahistorique, il est parfois possible de réorienter le travail de l'esprit dans sa direction.

² Toutefois, une telle caractéristique ne doit pas être perçue comme une tentative de prédéterminer à l'avance, dans le bon sens, l'importance objective de ce phénomène psychologique. Ce sera discuté plus tard.

On peut naturellement appeler cette troisième étape du processus une réflexion métahistorique.

Ainsi, l'illumination métahistorique, la contemplation métahistorique et la réflexion métahistorique peuvent être fixées comme trois étapes de la voie de la cognition dont nous parlons.

Je tiens à préciser qu'il existe un autre type d'états qui réfèrent au genre d'états de la première étape. C'est une illumination particulière liée à l'expérience des éléments métahistoriques d'une nature démoniaque ; certains d'entre eux possèdent un immense pouvoir et un vaste champ d'action. Cet état, qui pourrait être appelé correctement la percée infraphysique du mental, est extrêmement douloureux et généralement saturé d'un sentiment d'horreur singulière. Mais, comme dans d'autres cas, cet état est également suivi des étapes de contemplation et de réflexion.

Mes livres, écrits ou en train d'être écrits en termes purement poétiques, sont basés sur mon expérience personnelle de la cognition métahistorique. Le concept qui encadre ces livres est entièrement dérivé de cette expérience. Où ai-je eu ces images? Qui m'a suggéré ces idées et comment ? Quel droit ai-je à en parler avec une telle confiance? Puis-je donner des garanties quelconques quant à l'authenticité de mon expérience? – A présent, ici, dans une des parties introductives du livre *La Rose du Monde*, je réponds à ces questions comme je peux. Je ne vois rien d'attrayant dans la concrétisation autobiographique, et j'essaie de la minimiser. Mais ce minimum, évidemment, comprend un bref compte rendu de l'endroit où, quand et dans quelles circonstances j'ai vécu les heures de l'illumination métahistorique.

Le premier événement de ce genre, qui a joué un rôle grandiose, même décisif, dans le développement de mon monde intérieur, s'est produit en août 1921, alors que je n'avais pas encore quinze ans. C'est arrivé à Moscou, à la fin de la journée, lorsque moi-même, qui aimais beaucoup errer sans but dans les rues et rêver vainement, je me suis arrêté au parapet du square qui entourait la Cathédrale du Christ-Sauveur et qui était surélevé au-dessus du quai. Les anciens de Moscou se souviennent encore de la vue magnifique qui s'ouvrait de là sur la rivière, le Kremlin et Zamoskvorétchyé³, avec ses dizaines de clochers et ses dômes colorés. Il était probablement six heures et quart, et les églises sonnaient pour les vêpres...



L'événement dont je parle a ouvert devant moi, ou plutôt, au-dessus de moi, un monde si déchaîné, aveuglant et inconcevable, qui embrassait la réalité historique de la Russie dans un ensemble étrange avec quelque chose d'immensément grand au-dessus d'elle, que pendant de nombreuses années, je me nourrissais intérieurement d'images et d'idées qui en découlaient au fur et à mesure dans le champ de ma conscience. Pendant très longtemps, mon esprit ne pouvait pas les

assimiler dans les tentatives de créer toujours de nouvelles constructions qui harmoniseraient l'incohérence de ces idées et interpréteraient ces images. Très rapidement, le processus est entré dans la phase de réflexion, quasiment omettant la phase intermédiaire de la contemplation. Mes constructions se sont avérées erronées,

³ Aujourd'hui : arrondissement historique (XIV s.) et administratif (depuis 1995) de Moscou – N. d. T.

l'esprit ne pouvant pas rivaliser avec les idées qui s'y introduisaient, et il a fallu plus de trois décennies remplies d'une expérience complémentaire et approfondie, pour que l'abîme entrouvert dans l'adolescence soit compris et expliqué correctement.

Un autre événement de cet ordre m'est arrivé au printemps 1928 dans l'église Pokrova-en-Levchine, lorsque je suis resté pour la première fois après les matines de Pâques pour une messe matinale : elle commence vers deux heures du matin, comme on le sait bien, par la lecture - la seule fois dans l'année - du premier chapitre de l'Évangile de Jean : "Au commencement était la Parole." L'évangile est proclamé par tous les prêtres et les diacres participant à la messe depuis différents coins de l'église, alternativement, verset par verset, dans différentes langues vivantes et mortes. Cette messe de midi est l'un des sommets de l'office divin orthodoxe – et, en général, chrétien et même mondial. Et si les matines précédentes peuvent être comparées à un lever du soleil, cette messe est alors un véritable midi spirituel, une plénitude de lumière et une joie universelle. L'événement intime dont je parle était très différent du premier dans son contenu et dans son ton à la fois : il était beaucoup plus large, relié, pour ainsi dire, au panorama de l'humanité toute entière et au vécu de l'Histoire Mondiale en tant qu'un flux mystique unique. À travers l'activité et les chants solennels de la messe effectuée devant moi, j'ai ressenti cette marge supérieure, ce monde céleste où toute notre planète apparaissait comme un grand Temple et où l'office divin éternel de l'humanité éclairée était célébré en continue dans une magnificence inimaginable.

En février 1932, au cours de mon service de courte durée dans l'une des usines de Moscou, je suis tombé malade et, dans la nuit, fiévreux, j'ai eu une de ces expériences qui, sûrement, pour la plupart apparaîtrait comme un délire, mais pour moi, son contenu était terrifiant et ultime dans sa crédibilité. La créature qui fait partie de cette expérience est désigné dans mes livres, y compris celui-ci, par l'expression «le troisième huitzraor». Ce mot étrange, pas du tout russe, "huitzraor", n'a pas été inventé par moi, mais a fait irruption dans ma conscience au même instant. Pour simplifier, la signification de cette créature gigantesque, semblable peut-être aux monstres des fonds marins, mais les dépassant incomparablement en taille, je définirais comme un démon d'État de grande puissance. Cette nuit restait longtemps l'une de mes expériences intimes les plus douloureuses. Je pense qu'utiliser le terme «les percées infraphysiques du mental» à cette expérience sera tout à fait convenable.

En novembre 1933, je suis entré par hasard – c'était le pur hasard – dans une petite église dans le passage Vlassievski. Là-bas, je suis tombé sur un acathiste au révérend Séraphin de Sarov. À peine ai-je ouvert la porte d'entrée, qu'une vague chaude de chant choral descendant a afflué dans mon âme. J'ai été saisi d'un état dont il m'est extrêmement difficile de parler, surtout dans un tel style protocolaire. Une force irrésistible m'a fait m'agenouiller, même si je n'avais jamais aimé participer à des genuflexions auparavant : immature d'esprit, je trouvais un côté esclave dans ce geste. Mais maintenant, m'agenouiller ne suffisait pas. Et lorsque mes mains se sont posées sur un tapis délabré et piétiné de milliers de pieds, une sorte de porte secrète de mon âme s'est ouverte et les larmes d'un délicieux bonheur incomparable à rien ont jailli implacablement. Et, à vrai dire, il m'est un peu égal comment les experts en toutes sortes d'extase et d'admiration appellent ce qui s'est passé par la suite et à quelle catégorie ils référeront cela. Le contenu des minutes suivantes était l'ascension vers la Russie Céleste, l'émotion des éclairées du Synclite et la chaleur surnaturelle des courants spirituels jaillissant du centre qui peut s'appeler à juste titre le Kremlin Céleste. Le grand esprit qui avait traversé notre pays sous l'apparence de Séraphin Sarovski⁴ et qui est à présent l'un des plus brillants flambeaux du Synclite Russe, s'est approché et s'est penché vers moi, me couvrant, comme d'un vélum, de rayons ruisselants de lumière et de chaleur douce. Pendant près d'un an, jusqu'à la fermeture de cette église, je me rendais tous les lundis pour les acathistes du Saint Séraphin, et – incroyable ! – je revivais cet état à chaque fois, encore et encore, avec une force infatigable.

⁴ Séraphin ou Seraphim de Sarov, né Prokhore Isidorovitch Mochnine, né à Kursk le 19 juillet 1754 et mort au monastère de Sarov le 2 janvier 1833, est un saint orthodoxe. Il compte parmi les saints les plus populaires de cette Église, qui le fête le 2 janvier, ainsi que le 19 juillet. Source : [Wikipédia](#)



*La prière pour une source.
Saint Séraphin Sarovski.*

Auteur : Saïda Aphonina,
1996.

Au début de 1943, j'ai participé à la traversée de la 196-ème division d'infanterie sur la glace du lac de Ladoga et, après un voyage de deux jours à travers l'isthme de Carélie, je suis entré, tard dans la nuit, dans Leningrad assiégé. Sur le chemin vers le point de dislocation dans la ville sombre et déserte, j'ai vécu un état qui rappelle en partie l'autre, l'ancien, celui de l'adolescence près de la Cathédrale du Sauveur, dans son contenu, mais coloré complètement différemment : comme s'il traversait ce contexte hors de commun de la nuit de front, rayonnant d'abord de son intérieur, puis engloutissant la situation en lui-même, cet état portait des couleurs sévères et sombres. A l'intérieur, l'opposition des éléments irréconciliables s'assombrissait et étincelait, et leurs dimensions ahurissantes, ainsi qu'une énorme entité démoniaque, se montrant derrière l'un d'entre eux, suggéraient les frissons d'horreur. J'ai vu le troisième huitzaor plus clair que jamais, – et juste un éclat radieux de son ennemi qui s'approchait – qui était notre espoir, notre joie, notre protecteur, le grand esprit et guide de notre patrie – a préservé ma raison d'un effondrement irréparable⁵.

⁵ J'ai essayé d'exprimer cette expérience dans le poème «L'Apocalypse de Leningrad», mais les lois de l'art exigeaient, pour ainsi dire, de décomposer la texture de cette expérience en filaments séparés. Les figures opposantes, apparues instantanément, devaient être représentées en ordre chronologique, donc un certain nombre d'éléments s'ajoutaient au tableau général et, bien qu'ils ne contredisaient pas cette expérience, ils y étaient en réalité absents. Par exemple, la chute d'une bombe dans le château d'Ingénieur fait partie de ces introductions fabriquées, ainsi que la contusion du protagoniste du poème.



Enfin, quelque chose de similaire, mais totalement exempt d'horreur métaphysique, a été vécu par moi en septembre 1949 à Vladimir, toujours dans la nuit, dans une petite cellule de prison, lorsque mon seul camarade était endormi ; et à plusieurs reprises plus tard, entre 1950 et 1953, aussi la nuit, dans une cellule de prison commune. Pour *La Rose du Monde*, l'expérience acquise sur cette voie de cognition n'était suffisante. Mais le fait d'avancer sur ce chemin m'a conduit à une capacité de distinguer consciemment l'impact de certaines forces Providentielles, et les heures de ces rencontres spirituelles sont devenues une forme de cognition métahistorique encore plus accomplie que celle que je viens de décrire.

Il est devenu relativement fréquent d'expérimenter la sortie du corps éthérique hors de son conteneur physique, lorsque celui-ci repose dans un sommeil profond, et de se promener à travers d'autres couches du cosmos planétaire. Sauf que revenant à la conscience du jour, le voyageur ne conserve aucun souvenir précis de ce qu'il a vu. Ces souvenirs sont stockés uniquement dans la mémoire fossile, hermétiquement séparée de la conscience chez la grande majorité. La mémoire fossile (dont le centre anatomique est situé dans le cerveau) est une réserve de souvenirs de la préexistence de l'âme, ainsi que de ses errances transphysiques, similaires à ce qui est décrit ici. Le climat psychologique de certaines cultures, ainsi que la pratique religieuse et physiologique séculaire orientée dans cette direction, comme par exemple en Inde et dans les pays du bouddhisme, contribuent à l'affaiblissement de la barrière entre la mémoire fossile et la conscience. Si renoncer au scepticisme complaisant, il est impossible de ne pas remarquer que dans ces pays, on entend souvent, même de la part de personnes très simples, que le domaine de la préexistence n'est pas complètement fermé à leur conscience. En Europe, élevée d'abord sur le christianisme qui laissait ce problème de côté, puis sur une science areligieuse, rien ne contribue à l'affaiblissement de la barrière entre la mémoire fossile et la conscience, à part quelques efforts rares des individus isolés.

Je dois dire très franchement que personnellement, je n'ai même pas fait ces efforts, pour la simple raison que je ne savais pas comment m'y prendre et je n'avais aucun instructeur. Par contre, j'avais autre chose, que je dois probablement aux efforts des acteurs invisibles de la Volonté Providentielle, notamment, j'avais une certaine entrouverture, comme une toute petite fente, de la porte entre ma mémoire fossile et ma conscience. Même si cela semble peu convaincant pour une grande majorité, je n'ai pas l'intention de cacher le fait que des lueurs légères, fragmentaires, mais indéniablement fiables de ma mémoire fossile affectaient ma vie dès mon enfance, elles ont intensifié dans ma jeunesse et, enfin, après mes quarante-six ans, ont commencé à illuminer les jours de mon existence avec une nouvelle lumière. Cela ne veut pas dire que l'organe de la mémoire fossile s'est révélé

entièrement – loin de là, mais la signifiante des images qui en provenaient m'est devenue si perceptiblement claire et les images mêmes parfois si distinctes, que leur différence qualitative, fondamentale par rapport aux souvenirs ordinaires, ainsi que du travail de l'imagination, est incontestable.

Comment puis-je ne pas m'incliner, avec gratitude, devant le destin qui m'a conduit, pendant toute une décennie, dans les conditions maudites presque par tous ceux qui les avaient vécues, et qui n'ont pas été tout à fait faciles pour moi non plus, mais qui, en même temps, m'ont servi d'un outil puissant pour la découverte d'organes spirituels chez moi ? C'est en prison, isolé du monde extérieur avec ses loisirs illimités, durant un bon millier de nuits que j'ai passées, couché sur mon lit en état d'éveil, parmi les camarades endormis – c'est en prison que j'ai eu une nouvelle étape de ma cognition métahistorique et transphysique. Les heures de l'illumination métahistorique sont devenues plus fréquentes. Les longues séries de nuits se sont transformées en pure contemplation et réflexion. La mémoire fossile s'est mise à m'envoyer les images de plus en plus distinctes dans ma conscience, éclairant les événements de ma vie privée d'un nouveau sens, ainsi que les événements de l'histoire et de la contemporanéité. Et, enfin, me réveillant le matin après un sommeil bref mais profond, je savais qu'aujourd'hui mon sommeil n'était pas rempli de rêves, mais d'une toute autre chose: des traversées transphysiques.

Si de telles traversées se font dans les couches démoniaques et en plus sans un guide, mais sous l'influence des aspirations sombres de son âme ou selon l'appel perfide des principes démoniaques, la personne ne se souvient clairement de rien à son réveil, mais en garde le sentiment envoûtant, séduisant et doux-effrayant. Ce sentiment, semblable à une graine toxique, peut provoquer plus tard de telles actions, qui attacheront l'âme, dans sa vie posthume, pour longtemps à ces mondes-là. De telles errances m'arrivaient dans ma jeunesse, et elles impliquaient ces actions-là, mais ce n'est pas mon mérite à moi que la voie radieuse de ma vie sur terre me conduise de plus en plus loin de mes chutes dans l'abîme.

Par contre, si la descente s'effectue avec un guide – l'un des frères du Synclite de son pays ou du Synclite du Monde, si elle a un sens et un but providentiel, le voyageur, éprouvant au réveil parfois le même sentiment doux-effrayant et tentant, *réalise* en même temps *sa séduction*. Et bien plus : dans ses souvenirs, cette tentation s'oppose à un contrepoids : c'est la réalisation du sens menaçant de l'existence de ces mondes et de leur vrai visage, et non de leur masque. Il n'essaie pas de retourner dans ces couches inférieures par la voie *d'une chute éthique à l'état d'éveil*, mais il fait de son expérience vécue un objet de la réflexion religieuse, philosophique et mystique ou, même, il en fait la source de ses créations artistiques qui, entre autres, auront un sens infaillible d'avertissement.

Au cours de la quarante-septième année de ma vie, je me suis rappelé et compris certaines de mes traversées transphysiques effectuées auparavant ; jusqu'alors, ces souvenirs avaient la forme d'images floues et fragmentées, ressemblant à des débris chaotiques qui ne formaient rien. Quant aux nouvelles « balades », elles restaient souvent si distinctes, si authentiques dans ma mémoire, excitant tellement tout mon être avec la sensation de secrets entrouverts, qu'aucun rêve, même le plus significatif, ne puisse être comparé à elles.

Il existe une forme encore plus perfectionnée de ces balades dans le cosmos planétaire : la même sortie du corps éthérique, les mêmes balades avec un grand guide dans les couches d'ordre ascendant ou descendant, mais en préservant complètement la conscience d'éveil. Dans ce cas, le voyageur garde à son retour des souvenirs d'autant plus incontestables et, pour ainsi dire, exhaustifs. Ce n'est possible que si les organes spirituels de perception sont déjà complètement développés et si les verrous de la mémoire fossile sont brisés à jamais. Ça, c'est déjà la véritable vision spirituelle. Et, bien sûr, je ne l'ai pas éprouvée.

Pour autant que je sache (il est possible cependant que je me trompe), parmi les écrivains européens, seul Dante y était concerné jusqu'à présent. La création de *la Divine Comédie* était sa mission. Mais la révélation complète de ses organes spirituels n'était accomplie qu'à la fin de sa vie, alors que l'énorme travail sur le poème

touchait déjà à sa fin. Il avait compris ses nombreuses erreurs, inexactitudes, la baisse du sens, l'anthropomorphisme excessif des personnages, mais il n'avait plus suffisamment de temps et d'efforts pour les corriger. Ceci dit, le système qu'il expose peut être considéré schématiquement comme le panorama des couches à matérialités différentes de la métaculture romano-catholique.

N'osant même pas penser à quoi que ce soit pareil, j'ai eu, cependant, le grand bonheur de converser avec certains de ceux qui étaient partis depuis longtemps et qui séjournèrent désormais au Synclite de la Russie. J'ose à peine toucher avec ma plume les expériences absolument grandioses du réel contact avec eux. Je ne me permets même pas de donner leurs noms, mais le contact avec chacun d'eux était peint d'un ton de sentiments unique. Des rencontres avaient lieu aussi pendant la journée, dans une cellule de prison bondée, et je devais m'allonger sur mon lit, face au mur, pour cacher le flot de larmes du bonheur fascinant. Le contact avec l'un des grands frères provoquait un battement du cœur accéléré et les frissons de la vénération solennelle. L'autre était accueilli par tout mon être avec un amour tendre et chaleureux, comme un ami précieux qui voit à travers mon âme, qui l'aime et qui m'apporte pardon et consolation. L'approche du troisième provoquait le besoin de m'incliner devant lui sur mes genoux, comme devant quelqu'un de puissant, qui s'était levé incomparablement plus haut que moi, et son contact s'accompagnait d'un sentiment strict et d'une attention particulièrement accrue. Enfin, l'approche du quatrième provoquait un sentiment de joie exaltante – c'était la joie planétaire – et des larmes d'allégresse. Je pourrais douter de tant de choses, beaucoup dans mon monde interne pourrait être considérés avec méfiance quant à son authenticité, mais pas ces rencontres.

Est-ce que je les voyais en personne pendant ces rencontres? Non. Me parlaient-ils ? Oui. Entendais-je leurs mots? Et oui, et non. Je les entendais, mais pas par l'ouïe physique. Comme s'ils parlaient quelque part dans les profondeurs de mon cœur. Je répétais devant eux un bon nombre de leurs mots, en particulier les noms inconnus de différentes couches de Chadanakar et de hiérarchies, en essayant de les transcrire aussi juste que possible dans les sons de la parole physique, et je demandais si c'était correct. Je devais clarifier certains noms et désignations à plusieurs reprises ; il en existe ceux qui n'ont pas pu trouver le reflet plus ou moins précis dans notre échelle sonore.

Beaucoup de ces mots inouïs prononcés par les grands frères étaient accompagnées de phénomènes lumineux, mais ce n'était pas de la lumière physique, bien qu'elle puisse être comparée, dans certains cas, avec des éclairs, dans d'autres – avec des lueurs, dans les troisièmes – avec un clair de lune. Parfois, ce n'étaient plus des mots dans notre sens, mais carrément des accords de consonances phonétiques et de significations. De tels mots ne pouvaient pas du tout être traduits dans notre langue, il fallait en choisir une de toutes les significations et une de toutes les syllabes harmonieuses. Toutefois, nos conversations ne se limitaient à de simples mots : c'étaient les questions et les réponses, ainsi que les phrases entières exprimant des idées très complexes. Ces phrases, sans être divisées en mots, semblaient s'enflammer, s'imprégnant sur la feuille grise de ma conscience, et exposaient, d'une lumière extraordinaire, le point obscur et peu clair pour moi concernant ma question. Ou, plutôt, ce n'étaient même pas des phrases, mais des pures pensées transmises directement à moi par-dessus des mots.

Ainsi, mon chemin des illuminations, des contemplations et des réflexions métahistoriques se faisait compléter par des voyages, des rencontres et des conversations transphysiques.

L'esprit de notre époque ne tardera pas avec la question : « Admettons que ce que l'auteur appelle *expérience* soit crédible pour le sujet qui l'avait vécue. Mais peut-elle avoir une portée objective plus importante que "l'expérience" du patient de l'asile pour malades mentaux? Où est la garantie que ce soit vrai ? »

Seulement, voici qui est étrange: exigeons-nous une garantie à tous les phénomènes de la vie spirituelle, de la vie culturelle ? Et si pas à tous, alors pourquoi précisément à ceux-ci ? Puisque nous n'exigeons pas de l'artiste ou du compositeur la garantie de «l'authenticité» de leurs influences musicales et de leurs visions

picturales. Il n'y a pas de garantie dans le transfert de l'expérience religieuse et, en particulier, métahistorique. Sans aucune garantie, vous croyez en l'expérience de l'autre, si votre structure mentale est au moins en parti en accord avec lui ; celui, dont la structure mentale est discordante, ne croira pas et exigera des garanties, et même s'il les obtient, il ne les acceptera pas quand-même. Seule la science insiste sur l'acceptation obligatoire de ses arguments, en oubliant combien de fois ses conclusions d'aujourd'hui ont été renversées par celles de lendemain. D'autres domaines de l'esprit humain sont étrangers à l'obligation et sont infiniment libres intérieurement : ce sont l'art, la religion, la métahistoire.

Cependant, confondre ces domaines les uns avec les autres, supposer, par exemple, que la forme métahistorique de la connaissance est une sorte de création artistique originale et rare, serait une erreur la plus fondamentale. À certains stades, ils peuvent entrer en contact, oui. Mais il est possible d'avoir un processus cognitif métahistorique totalement dépourvu d'éléments de créativité artistique et, au contraire, les processus de créativité artistique sans aucun rapport avec la métahistoire sont vraiment innombrables.

Pareil pour le domaine des religions – jusqu'à présent, seules quelques variétés sont réellement enrichies de la cognition métahistorique. Il est curieux de noter que la présence en russe du mot "révélation", qui est littéralement équivalent au mot grec "apocalypse", n'a pas empêché, cependant, à ce dernier de s'ancrer fermement sur le terrain de la langue russe. En même temps, chacun des deux mots a assimilé sa nuance sémantique distinctive. La signification du mot "révélation" est plus générale : sans se limiter par un cadre étroitement confessionnel, nous devons inclure dans le nombre de cas de révélations historiques des événements comme les visions et les admirations de Mohammed et même l'illumination de Gautama Bouddha. Quant à l'apocalypse, ce n'est qu'un type de révélation : ce n'est pas la révélation des sphères de l'harmonie universelle, ou de la sphère de la complétude absolue, ni même du cercle des hiérarchies stellaires ou autres ; mais c'est une révélation sur les destinées des nations, des royaumes, des églises, des cultures, de l'humanité et sur les hiérarchies qui se manifestent de manière la plus efficace et la plus directe dans ces destinées : c'est la révélation de la métahistoire. L'apocalypse n'est pas aussi universelle que la révélation œcuménique, elle se situe *hiérarchiquement au-dessous*, elle traite le sujet plus privé, plus proche de nous. Mais justement grâce à cela, elle répond aux demandes brûlantes de la destinée jetée dans le creuset des cataclysmes historiques. Elle comble le fossé entre la compréhension de l'harmonie universelle et les dissonances de l'existence historique et personnelle.

Comme vous le savez, seulement quelques peuples se sont enrichis d'une telle révélation et seulement en peu d'époques : l'apocalyptique est apparu parmi les Juifs, apparemment vers le 6-ème siècle avant JC, elle s'est répandu dans le christianisme primitif et a duré le plus longtemps dans le judaïsme médiéval, se nourrissant de l'atmosphère ardente de son messianisme.

Quant au christianisme, en particulier dans celui de l'Est, la forme apocalyptique de la cognition y était presque complètement perdue au début du Moyen Âge, ayant soudainement fulguré d'une flamme tamisée, agitée et fumante au premier siècle du grand schisme russe⁶.

Il est inapproprié ici d'entrer dans l'analyse des causes nombreuses et complexes de ce déclin, mais il est impossible de ne pas souligner son lien avec l'antihistoricisme de la conscience religieuse et du monde de sentiments religieux qui attire notre attention déjà chez les pères de l'église byzantine et la surprend carrément chez les représentants de l'orthodoxie russe, même chez les plus grands, dont la sainteté et l'expérience

⁶ Le **raskol** (du russe : [schisme](#)) désigne la scission qui survint au sein de l'Eglise orthodoxe russe à partir des années 1666-1667. En russe, ce schisme particulier est habituellement appelé « raskol » par les [vieux-croyants](#). (Source : Wikipédia)

spirituelle suprême n'évoque aucun doute. L'antihistoricisme devient comme un canon obligatoire de la pensée religieuse. Il est instructif de rappeler les conflits non résolus entre l'antihistoricisme officiel de la vision du monde de l'église russe et le penchant irrationnel congénital pour la cognition type apocalyptique et pour la métahistoire dans les biographies spirituelles et créatives d'écrivains et de penseurs laïcs orthodoxes : Gogol, Khomyakov, Léontiev, Dostoïevski, Vladimir Soloviev, Sergei Boulgakov.

La consolation est que le contact avec la métahistoire peut s'effectuer de manière complètement différente de celle qui est exposée ici. Ceci est démontré par l'élément de l'expérience métahistorique, qui peut souvent se trouver sous une énorme épaisseur d'antihistoricisme – qu'il soit apparent ou authentique. Ce sentiment est merveilleusement exprimé par Tutchév – lorsque la personne se sent participer à un certain mystère historique, à un processus créatif et à la lutte des grandes forces spirituelles – ou plutôt transphysiques – explicitement manifestées aux moments fatals de l'histoire, – Jeanne d'Arc serait-elle capable d'accomplir son exploit sans avoir ce sentiment ? Comment pourrait St. Serge de Radonège, qui était, pour le reste de sa quiétude, un véritable anachorète et un ascète, jouer un rôle aussi décisif, voire même guidant, dans les tempêtes politiques de son époque ? Sans ce sentiment, comment les plus signifiants des papes, siècle après siècle, pourraient-ils mettre en œuvre l'idée de la hiérocration mondiale, et de Loyola⁷ – créer une organisation qui s'efforce consciemment de maîtriser le mécanisme de la formation historique de l'humanité ? Hegel, pourrait-il, sans ce sentiment, créer *La philosophie de l'histoire* avec le seul travail de l'esprit, et Goethe – la deuxième partie de *Faust* ? Aurait-il été possible l'auto-immolation des schismatiques, si le vent glacial d'une horreur métaphysique et eschatologique n'avait pas refroidi chez eux tout attachement à ce monde, qui était déjà tombé, à ce qu'il leur semblait, sous le pouvoir de l'antéchrist ? Un vague sentiment métahistorique, non éclairé par la contemplation et la réflexion, conduit souvent aux concepts déformés, aux actes chaotiques. Ne ressentons-nous pas une sorte de pathos métahistorique dans les tirades ampoulées des dirigeants de la Révolution française, dans les doctrines du socialisme utopique, dans le culte de l'Humanité d'Auguste Comte ou dans les appels au renouveau global par la destruction de toutes bases – ces appels prennent dans la bouche de Bakounine cette ombre qui fait penser aux exhortations passionnées des prophètes juifs, bien que l'orateur du XIXe siècle y met un nouveau sens, même opposé à la perception du monde des prophètes anciens ? Nous pourrions poser encore des centaines de questions similaires. Les réponses infaillibles à ces questions aboutiront à deux conclusions importantes. Premièrement, il sera évident que le volume total des cultures occidentale et russe contient une couche sous-jacente d'expériences apocalyptiques cachées dans un nombre incalculable de phénomènes, qui sembleront même étrangers à cette couche au premier abord. Et deuxièmement – c'est que ce sentiment métahistorique, inconsciente, vague, confuse et contradictoire, de temps à autre, alimente un processus créatif : artistique, religieux, social et même politique.

En parlant de la méthode métahistorique de cognition, je me suis progressivement tourné vers la méthode transphysique : les voyages et les rencontres dont j'ai parlé appartiennent déjà aux domaines de la cognition transphysique. Après tout, j'ai déjà dit qu'on ne peut pas toujours classer proprement ces phénomènes ; cela n'aurait pas du tout été nécessaire si nous n'avions pas voulu clarifier une série de problèmes complexes et inexplorés.

Il se peut que certains lecteurs expriment leur surprise : pourquoi, au lieu du mot « spirituel », généralement employé, j'utilise si souvent le terme « transphysique » ? – Parce qu'utiliser le mot « spirituel », au

⁷ **Ignace de Loyola** (*Ignazio Loiolakoa* en basque, *Íñigo López de Loyola* en espagnol), né en 1491 à [Loiola](#) et mort le 31 juillet 1556 à Rome, est un prêtre et théologien basque-espagnol, fondateur et premier [Supérieur général de la Compagnie de Jésus](#) — en latin abrégé « SJ » pour *Societas Jesu* — congrégation catholique reconnue par le pape [Paul III](#) en 1540 et qui prit une importance considérable dans la réaction de l'Eglise catholique romaine aux XVI^e et XVII^e siècles, face à l'ébranlement causé par la [réforme protestante](#). (Source : Wikipédia)

sens propre, n'est approprié que concernant Dieu et les monades. Quant au terme « transphysique », il s'applique à tout ce qui a une matérialité différente de la nôtre, à tous les mondes qui existent dans des espaces avec un autre nombre de coordonnées et dans d'autres courants temporels. Sous « la transphysique » (au sens de l'objet de cognition), je comprends l'ensemble de ces mondes, quels que soient les processus qui s'y déroulent. Si de tels processus sont liés au développement de Chadanakar, ils forment la métahistoire ; s'ils sont liés au développement de l'Univers – ils forment la méta-évolution ; la cognition de la méta-évolution est la cognition *œcuménique*. Et si prendre le mot « transphysique » au sens de l'enseignement religieux, il désigne la doctrine de la structure de Chadanakar. Les objets de la cognition métahistorique sont liés à l'histoire et à la culture, ceux de la cognition transphysique – avec la nature de notre couche et d'autres couches de Chadanakar, et ceux de la cognition œcuménique – avec l'Univers. Ainsi, les phénomènes que j'ai appelés les voyages et les rencontres transphysiques, selon leur contenu, peuvent appartenir soit au type de la cognition métahistorique, soit à la cognition transphysique, ou bien œcuménique.

Après cette petite remarque, rien ne nous empêche de passer à l'examen des deux types restants de la cognition religieuse, mais, bien sûr, uniquement sous les formes que j'ai connues personnellement.

Livre II. Chapitre 2. QUELQUES MOTS SUR LA MÉTHODE TRANSPHYSIQUE

Il semblerait que l'attitude des gens envers la nature soit infiniment diverse, particulière et parfois même intérieurement antinomique. Mais si l'on observe l'évolution de cette attitude dans l'histoire mondiale de la culture depuis l'invention de l'écriture jusqu'à nos jours, on peut en trouver plusieurs types, ou plutôt de phases. Je me permettrai ici, de manière très simple et en termes très généraux, de tracer trois ou quatre phases très importantes telles qu'elles me paraissent. Ce n'est pas une image authentique de la façon dont cette attitude a changé dans les cultures et les siècles, mais seulement quelques touches rugueuses, dont le but est plutôt d'initier le lecteur au problème plutôt que de créer une perspective historique sur cette question.

La toute première phase se caractérise par le fait que l'espace semble extrêmement miniature et que la Terre est le seul monde habité. En revanche, ce monde, outre notre couche physique, possède un certain nombre d'autres couches, également matérielles, mais leur matérialité est d'une nature et d'un caractère différents que la nôtre ; c'est la première approche de la réalité transphysique de Chadanakar. Toutes ces couches, ainsi que la nôtre, sont dépourvues de développement. Elles sont créées une fois pour toutes et sont habitées par des créatures bonnes et mauvaises. Pour ces créatures, l'homme est le centre de leurs intérêts et, pour ainsi dire, la pomme de discorde. L'homme lui-même ne reconnaît pas la Nature comme quelque chose se trouvant en dehors de lui et ne s'y oppose pas. Certaines manifestations de la Nature suscitent, bien évidemment, les sentiments partagés – la peur, le plaisir, la vénération, mais la Nature dans son ensemble, semble-t-il, n'est guère perçue ou perçue dans un sens purement esthétique, et encore seulement par des individus isolés hautement dotés d'un sentiment artistique. Voilà pourquoi il est rare de trouver le lyrique de la nature parmi les monuments d'art de ces époques et, encore plus rare, l'art de paysage. Cette phase comprend principalement les cultures de l'Antiquité, ainsi que certaines formes culturelles plus récentes de l'Orient. En termes religieux, la première phase est caractérisée par le polythéisme.

Les systèmes monothéistes typiques pour la deuxième phase sont ceux qui ignorent la Nature et ne s'y intéressent pas ou ceux qui lui sont hostiles. La croissance de la personnalité conduit à l'idée que l'homme est capable de se perfectionner. Quant à la Nature, elle ne montre pas de signes de développement, elle est inerte et statique, elle est au-delà de la morale et la raison, elle est dominée par des forces démoniaques et cette partie de l'être humain qui est consubstantiel à la Nature requiert son asservissement par l'esprit ou l'asservit elle-même. C'est la phase de la lutte contre la Nature. Elle fut traversée par les peuples chrétiens, bouddhistes et hindous ; le peuple juif (tant qu'il coïncidait avec sa religion nationale) s'y arrêta. Cependant, ce dernier, ainsi que les peuples de l'islam, ne cherchait pas tellement à lutter contre la Nature qu'il passait à côté. Le sentiment sémitique pour la

Nature se distinguait par le manque d'abondance. On constatait depuis longtemps à quel point les auteurs de livres bibliques et du Coran étaient pauvres en ce sentiment par rapport à ceux qui créaient les grandes épopées de Hellas et de l'Inde en particulier. Les sémites consacraient à la Nature un tribut inévitable, occultant la reproduction de l'espèce d'une sanction religieuse, mais dans leur philosophie spirituelle et leur art, ils cherchaient à l'ignorer avec une cohérence significative. Ils rendirent pratiquement impossible l'art de la sculpture et du portrait par peur de déifier l'homme et ils détestaient la déification des éléments. Comme d'autres éléments du sémitisme, cette tendance de *confrontation à la nature* se déplaça avec le christianisme vers l'Europe, elle écrasa les cultes de la nature propres au paganisme germanique et slave et domina jusqu'à la fin du Moyen Âge. Mais l'Orient, lui aussi, également dut traverser cette phase, bien qu'elle fût colorée différemment. L'ascétisme des manifestations extrêmes du brahmanisme, la lutte du bouddhisme pour libérer Moi supérieur du pouvoir de la Nature – tout cela est trop connu pour qu'on puisse s'y attarder. Ainsi, si dans la première phase, la Nature dans son ensemble n'était presque pas reconnue, étant poétisée et idolâtrée dans ses manifestations isolées, dans la seconde phase, elle était distinguée comme un élément hostile soumis aux forces démoniaques.

La troisième phase est liée à l'époque du règne de la science et à l'appauvrissement du monde des sentiments religieux. Ayant hérité du christianisme le principe de confrontation à la nature, l'homme de la troisième phase le libère du sens religieux, il refuse de surmonter les éléments naturels qui composent son être et il légitime une approche à la nature strictement utilitaire. La Nature est un objet de recherche raisonnable (scientifique) – primo ; c'est une multitude de forces privées d'intelligence qui doivent être soumises aux besoins de l'homme – secundo. Les horizons physiques sont en expansion immesurable ; la connaissance de la structure et des lois de notre couche atteint des profondeurs vertigineuses ; c'est la valeur de la troisième phase. Mais ils parlent en vain de l'amour de la nature des naturalistes. L'amour intellectuel ne peut être éprouvé que pour un produit de l'intellect : avec votre esprit, vous pouvez aimer l'idée, la pensée, la théorie, la discipline scientifique. Vous pouvez aimer ainsi la physiologie, la microbiologie, voire la parasitologie, mais pas la lymphe, ni les bactéries ni les puces. L'amour de la nature peut être un phénomène de l'ordre physiologique, il peut être un phénomène de l'ordre esthétique et, enfin, de l'ordre éthique et religieux. Il y a un seul ordre dont il ne peut pas être un phénomène : intellectuel. Et si certains spécialistes des sciences naturelles aiment la nature, ce sentiment n'a aucun lien avec leur spécialité, ni avec la méthodologie scientifique de la cognition de la Nature en général : ce sentiment est soit d'ordre physiologique, soit esthétique.

Cependant, l'humanité civilisée (du moins Occidentale) atteint sa plus grande opposition à la Nature non pas au XXe siècle, comme cela pourrait paraître, mais au XVIIe, XVIIIe et au début du XIXe siècle. Jamais la mode n'était aussi artificielle qu'aux temps des perruques en poudre. Jamais les espaces de la Nature proches de l'homme ne furent aussi mutilés de manière si rationnelle et aberrante qu'à l'époque du parc de Versailles. Il est aussi impensable d'imaginer un aristocrate des temps des Louis prendre un bain du soleil ou marcher pieds nus, tout comme vous ne pouvez pas imaginer une Spartiate des temps des guerres gréco-persanes porter un corset et les bottines à talons. Tout cela révélait l'attitude vers la Nature, génétiquement enracinée dans l'ascétisme chrétien, mais qui, au cours de l'évolution, remplaça le snobisme spirituel par le snobisme de la civilisation, l'orgueil religieux – par l'orgueil de la raison, et tout ce qui n'avait pas d'empreinte de la raison ne subissait que du mépris moqueur.

La philosophie de Rousseau marque un tournant décisif. Mais un siècle et demi aurait dû s'écouler, le monde aurait dû entrer dans l'ère des villes géantes afin que le mal de la Nature soit compris par la majorité humaine. Les poètes de Lake School en Angleterre, Goethe et les romantiques en Allemagne, Pouchkine et surtout Lermontov en Russie aimaient la nature d'un amour hautement esthétique, voire panthéiste. L'école de peinture de Barbizon voit le jour et à la fin du XIXe siècle, l'amour esthétique acquiert le droit inébranlable d'exister dans la culture ; au XXème siècle, l'amour physiologique se développe, lui aussi. Déjà, la contemplation visuelle de la Nature ne suffit plus : il y a un besoin de ressentir les éléments de manière perceptible et mobile, avec toute la surface du corps et le mouvement des muscles. En partie, ce besoin se comble par le tourisme et les

sports ; et, enfin, dans la première moitié de notre siècle (XX – N. d. T.), *la plage*, avec son apaisement physiologique sous le soleil, dans le chaud, dans l'eau et le jeu, est entrée fermement dans la vie quotidienne. Cette même plage qui, à l'époque de Ronsard ou de Watteau, aurait semblé être une singerie obscène de fous, et au Moyen Âge aurait été assimilée à un sabbat de sorcières sur le mont Chauve et, peut-être, à la messe noire. Si vous imaginez Torquemada, soudainement transféré en tant que spectateur sur une plage d'Ostende ou de Yalta, il n'est guère douteux que la pensée d'un autodafé immédiat de milliers de ces hérétiques sans scrupule se soit immédiatement manifestée dans la tête de ce gardien des âmes humaines.

Sans doute, rien n'illustre la réduction de l'abîme entre l'homme et les éléments au cours du dernier siècle aussi clairement, comme l'évolution des vêtements. Les manteaux et les chapeaux, qui accompagnaient sans relâche la personne «éduquée» même un après-midi d'été, ne sont utilisés que dans la mesure de la nécessité climatique. Il y a 50 ans, il semblait indécent de quitter la maison sans gants ; maintenant, ils ne sont utilisés que par temps froid. Au lieu de redingotes et de bavoires amidonnés, dans lesquels nos grands-pères transpiraient même sous une chaleur de trente degrés car c'était de « bon ton », la vie a commencé à être conquise par des vestes sans manches à col ouvert. Les jambes languissantes en bottines hautes ont senti le charme des pantoufles et des sandales. Les femmes se sont libérées du cauchemar des corsets, les robes coupées en bas et ouvertes en haut sont devenues très à la mode en été, et les robes longues ne survécurent que comme robes de soirée. Les enfants dont les arrière-grands-pères au même âge marchaient décemment, même en juillet, en vestes de gymnase et une casquette sur la tête, courent pieds nus, en short seulement, embrassés jusqu'au teint noir par le soleil. Le citadin mondial, éloigné de la Nature à une telle distance que jamais auparavant, est devenu nostalgique pour ses "câlins chaleureux" et revient vers elle, presque inconsciemment, avec un amour corporel et instinctif. Et dans l'expérience de son âme historiquement accumulée, il porte les graines d'une nouvelle attitude, plus parfaite, envers la Nature. Telle est la quatrième phase.

Donc, il y a quatre phases : païenne, ascétique, scientifique-utilitaire et instinctive-physiologique.

Nous pouvons résumer comme suit. Vers la 2^{ème} moitié de notre siècle (XX), dans les couches nationales éduquées et semi-éduquées appartenant aux zones culturelles romano-catholique, germano-protestante et russe, deux attitudes se sont établies à l'égard de la Nature, sans se contredire. La première est ancienne : utilisatrice-économique-scientifique, complètement étrangère à l'amour. Elle s'est focalisée sur l'utilisation des ressources énergétiques contenues dans la Nature et elle mesure tout par le profit matériel pour l'humanité ou, pire encore, pour certaines de ses parties ; de ce point de vue, elle approuve aussi les sports, la plage et le tourisme. Par curiosité de "comment est-ce fait ?", les partisans de cette attitude éventrent à vif, sans état d'âme, les chats et les chiens et, pour satisfaire leur instinct de chasse atavique, ils guettent les lièvres et les perdrix. Peut-être que dans le premier cas, on entend aussi l'amour pour l'humanité : car des cadavres de chiens du Mont-Blanc, on extrait, enfin, un grain de connaissance, comme des réflexes conditionnés – ceci, comme vous le savez, éclaire l'esprit affamé et fait progresser la médecine. Mais il n'y a même pas une ombre d'amour pour la Nature ici. De plus : une telle attitude vis-à-vis de la Nature est amoral, car aucun intérêt des êtres vivants, à l'exception de l'homme, n'est pris en compte, et parce que la Nature dans son ensemble est traitée comme une vache à lait. Heureusement, cette attitude commence à s'adoucir avec une autre : un amour inconscient, égoïste et physiologique pour la Nature, parfois alourdi d'un rajout de l'esthétique.

Mais ce développement n'a pas encore conduit à la compréhension du fait qu'il est possible et nécessaire, tout en conservant les vieilles nuances d'amour pour la nature, sauf, bien sûr, l'attitude amoral-utilitaire à son égard, d'enrichir immensément cette attitude d'un sens éthique et religieux. Pas d'un sens panthéiste, lorsqu'une personne ne ressent que vaguement la présence dans la Nature d'un pouvoir divin impersonnel uniformément diffusé – non. Cela s'est déjà produit : le préanimisme primitif est la preuve que le sentiment panthéiste des peuples civilisés n'est rien d'autre qu'une transformation de l'expérience la plus ancienne de l'arungvilt-prana. Non ! Nous avons autre chose. Nous avons une attitude incomparablement plus morale et consciente, plus claire,

plus développée et sophistiquée, plus joviale et plus dynamique. Elle ne peut être basée que sur l'expérience où l'homme ressent directement à travers la Nature les mondes les plus riches et les plus diversifiés – ceux d'élémentaux. Ressent – ça veut dire qu'il entre en communication, réalisant de plus en plus clairement les possibilités d'une amitié heureuse et créative avec eux, réalisant notre merveilleux devoir envers eux et notre ancienne culpabilité amère.

Certes, un vague sentiment de culpabilité envers la Nature, en particulier envers les animaux, a commencé à se manifester. Des sociétés de protection des animaux se sont apparues, l'amour pour eux a commencé à être encouragé même par la pédagogie scolaire, et une source d'amour aussi illustre que l'État a pris en charge la protection des espaces verts. Malheureusement, l'État n'agissait que par considération de bénéfices économiques. Quant à la protection des animaux, les philanthropes en ont tiré une rude leçon de la part des scientifiques naturalistes : après de vives discussions, la vivisection a pris la place de l'une des principales méthodes de la science. Se justifiant comme un bienfait pour l'humanité, cette honte de l'humanité s'est fermement établie dans les universités, les laboratoires et même dans l'école, la même école qui apprend les enfants à aimer les petits chats et les petits chiens.

Quelle est l'attitude envers la Nature provenant de la vision du monde, qui pourrait former la base de l'enseignement de la Rose du Monde ?

La question est très large ; cependant, il me semble qu'il n'est pas difficile de conclure quelle sera la caractéristique principale de cette attitude. Après tout, la perception de la Rose du Monde se distingue tout d'abord par *la sensation de transparence de la couche physique*, par l'expérience des couches transphysiques visibles à travers elle, par l'amour passionnée pour cette expérience et son éducation assidue. Cette sensation embrasse la sphère de la culture et de l'histoire – puis, elle est moulée dans un enseignement métahistorique ; il se tourne vers le Soleil, vers la Lune, vers le ciel étoilé – et devient la base de l'enseignement universel, c'est-à-dire le méta-évolutionnaire ; elle embrasse la nature terrestre – et trouve son expression dans l'enseignement sur les élémentaux. Ce dernier se forme en une branche de l'enseignement plus général – celui sur la structure de Chadanakar – l'enseignement transphysique.

Peu importe à quel point les anciennes idées sur les élémentaux (esprits des éléments au sens le plus large) sont obscurcies par les impuretés secondaires provoquées par les limitations de l'imagination et de l'esprit humains, peu importe combien d'aberrations déforment les images des divinités naturelles dans les panthéons des religions polythéistes, à la base de ces croyances demeure la vérité.

Certes, nous devons explorer et vénérer les mondes des élémentaux d'une manière complètement différente de celle des peuples de l'antiquité. L'expérience des étapes ultérieures nous a enrichis, élargi nos connaissances et aiguisé notre pensée mystique.

Voici les principales différences entre la foi d'aujourd'hui en les élémentaux et celle des anciens.

Les anciens anthropomorphisaient leurs idées sur les divinités d'éléments ; nous, on ne ressent plus le besoin de donner aux élémentaux une forme humanoïde.

Les anciens considéraient ces mondes comme quelque chose de donné et d'immuable une fois pour toutes ; nous, nous sommes conscients du fait de leur évolution, bien que non similaire à celle de notre monde organique, et nous nous efforcerons de comprendre ses chemins.

Les anciens pouvaient éprouver un lien avec certaines couches d'élémentaux, mais ils les différenciaient vaguement, et ils n'avaient même pas de suppositions sur les moyens de formation de ces monades. En fait, ils n'avaient pas une idée précise de la multiplicité de ces couches. Pour nous, la multiplicité et l'interconnexion de

ces couches et les modes de formation des monades qui y habitent deviennent l'objet de la cognition transphysique.

Les anciens étaient incapables de se dresser un tableau général du cosmos planétaire ; nous, nous différencions chaque couche beaucoup plus clairement et l'incluons avec toutes ses caractéristiques spécifiques dans le panorama général de Chadanakar.

Les anciens ne pouvaient pas concilier la croyance en ces mondes avec la croyance en l'Unique ; pour nous, il n'y a aucune contradiction entre ces deux croyances.

Et il faut ajouter que les anciens voyaient leurs devoirs spirituels envers les élémentaux dans leur propitiation et leur louange – rien de plus ; alors que nous, nous chercherons à établir un lien avec eux dans la volonté de participer à leurs jeux et à leur créativité, en attirant leur participation bénéfique dans notre vie – les moyens comment le faire seront exposés dans les chapitres correspondants – et, enfin, dans notre propre aide aux élémentaux lumineux et dans le travail sur l'illumination des obscurs.

Une telle attitude envers la Nature combine la joie de vivre païenne, la spiritualité monothéiste et l'étendue des connaissances de l'ère scientifique, transformant tous ces éléments en une unité supérieure par sa propre expérience spirituelle d'une nouvelle religion qui émerge éventuellement.

Il y a une idée fausse répandue selon laquelle toute vision religieuse du monde est hostile à la vie, car elle remplace toutes les valeurs de notre monde par celles d'autres mondes. Une telle généralisation n'est pas plus légitime que, par exemple, l'affirmation que l'art de la peinture éloigne du monde, en partant du principe qu'il s'agissait en partie de la peinture du Moyen Âge. Le credo religieux d'une certaine phase est hostile à la vie, et même alors seulement dans ses manifestations extrêmes. Mais l'attitude dont je parle ne nous éloigne pas du monde, mais nous apprend à l'aimer d'un amour ardent et désintéressé. Elle n'oppose pas les « autres mondes » à ce monde, mais les perçoit tous comme un tout magnifique, comme un collier sur la poitrine d'une Divinité. Aimons-nous moins la lampe en cristal juste parce qu'elle est transparente ? Allons-nous aimer moins notre monde parce que d'autres se montrent à travers lui ? Pour une personne qui pense ainsi, cette vie est bonne, ainsi que la mort n'est peut-être pas un ennemi, mais un bon conseiller, si la vie vécue dignement sur terre prédétermine la transition vers d'autres formes de mondes pas moins, mais encore plus éclatantes, riches et belles.

Mais par quel moyen, comment une personne parvient-elle à avoir cette perception transparente du monde ? Vient-elle indépendamment de nos efforts de volonté, comme un heureux cadeau du destin, ou peut-elle être consciemment développée par nous en nous-mêmes et en générations entières ?

Alors que les efforts combinés de nombreuses personnes ne sont pas encore dirigés vers une telle éducation, jusque-là, la joie de la perception transparente du monde reste, en effet, la grâce de Dieu et nous dépensons à peine de l'énergie pour l'obtenir. C'est uniquement grâce au long travail de nos amis invisibles, **les amis du cœur**, les porteurs de la Volonté Providentielle, que les organes d'une telle perception se révèlent chez quelqu'un d'entre nous, et le plus souvent, beaucoup plus souvent, ils ne s'ouvrent qu'à une fente étroite, de temps en temps se refermant à nouveau. Mais même cette fente est déjà suffisante pour que le monde physique commence à être transparent, et pour que celui qui en est heureux ressemble à un aveugle qui retrouve sa vue.

Il n'est guère possible de générer ce processus de manière totalement arbitraire – chez soi ou chez un autre –, du moins maintenant. Mais il est possible de travailler dans ce sens pour que ce travail en chacun de nous ou de nos enfants se rapproche de celui des forces Providentielles ; pour que, dans les couches psychophysiques, une sorte de tunnel puisse percer des deux côtés simultanément : du nôtre – et du côté d'amis de notre cœur. La tâche colossale d'une telle pédagogie ne peut désormais être prévue que comme l'une des tâches de la future ère culturelle. Un énorme travail anticipatif est nécessaire pour étudier et systématiser l'expérience. J'y reviendrai

plus en détail dans l'une des dernières parties du livre. Maintenant, je ne fournirai que quelques informations nécessaires concernant deux ou trois variantes possibles de cette méthode. Ces variantes peuvent, bien entendu, être combinées avec d'autres, non précisées ici, et s'entraider entre elles.

Il y a une condition préalable : sans elle, aucun effort dans ce sens n'aura abouti à quoi que ce soit. C'est la détermination de la personne de chercher la transparence de ce flacon en cristal que nous appelons la Nature. Cela signifie que ce processus est accessible soit à ceux qui admettent eux-mêmes la possibilité de l'existence des mondes des élémentaux (sans cela, on peut souhaiter non pas la transparence de la couche physique, mais au contraire, pour qu'il n'en sorte rien, pour que mon scepticisme scientifique triomphe), soit aux enfants, si cette confiance aux élémentaux et l'amour de la Nature sont encouragés par les grands dès le plus jeune âge. Il va sans dire que celui, qui nie dès le début l'existence de ces mondes, ne perdra pas de temps et d'énergie sur de telles expériences. Et même si, à titre expérimental, il décidait de faire quelques efforts, il n'aurait rien obtenu, car sa propre méfiance s'étendrait constamment aux résultats obtenus, il attribuerait ces résultats à l'auto-hypnose ou à quelque chose du genre. Un pas en avant – un pas en arrière. Une bousculade au même endroit.

Ainsi, si la condition interne requise est présente, il faut veiller à créer les conditions externes nécessaires. Comme vous pouvez supposer, il s'agit de telles périodes (un mois et demi ou deux par an) où l'homme moderne, se libérant du travail pour son pain quotidien, peut se permettre de se retirer dans la nature. Je pense qu'en été les conditions sont plus favorables, car c'est en été, lorsque le soleil est très haut et avec le développement de la végétation et l'exposition de la surface de la terre et des espaces aquatiques, que l'activité des élémentaux se multiplie plusieurs fois en raison de la participation de leurs nouvelles couches. Sans parler du fait que c'est généralement en été que les citadins partent en vacances, c'est-à-dire qu'au moins pendant un mois, ils ont l'occasion de communiquer avec la nature. Bien que, je dois dire franchement, vous n'irez pas loin en un mois, et il est complètement inutile de faire de telles tentatives pendant deux semaines de vacances. Je ferai également une réserve sur le fait que la nature hivernale est individuellement plus proche de certains d'entre nous, et dans de tels cas, bien sûr, cette prédisposition doit être prise en compte.

Peut-être que quelqu'un attend de moi des instructions précises, à quelle heure se lever et se coucher, ou quelles règles à respecter le long de la journée. Je préférerais éviter ces recommandations superficielles. Quel est l'objectif ? Il s'agit de s'introduire le plus profondément possible dans la Nature, dans la vie des éléments, et, de plus, s'introduire non pas en tant qu'un destructeur ou un enquêteur curieux, mais comme un fils qui retourne chez son père après de nombreuses années d'errance dans un pays étranger. Pour atteindre cet objectif, différents individus auront besoin des conditions différentes. Je voudrais uniquement raconter quelles conditions m'ont aidé, à moi personnellement.

Choisissant pour cette période, comme on dit maintenant, "une base" dans un endroit beau et, bien sûr, peu fréquenté, il faut avant tout éviter de polluer l'âme et le mental avec tous les petits soucis quotidiens. Vous avez besoin d'affaiblir le lien avec la grande ville, d'utiliser moins souvent la radio et essayer de vous passer de journaux autant que possible, si le monde, bien sûr, n'est pas dans un état de déséquilibre extrêmement alarmant. Il est nécessaire de vous simplifier la vie, d'alléger, si possible, les vêtements et d'oublier complètement l'existence des chaussures. Baignades deux ou trois fois par jour dans la rivière, le lac ou dans la mer, à un endroit où vous pourrez rester tête-à-tête avec la Nature pendant un moment. Il faut lire uniquement des livres qui contribueraient à une humeur paisible et bienveillante et aideraient parfois les pensées à se familiariser aux profondeurs de la Nature ; la lecture des sciences naturelles ne peut pas être utile ces jours-là, car elle produit complètement un autre effet, les sciences exactes et la technologie vous écartent de l'objectif d'autant plus. Préférez plutôt une bonne poésie, quelques classiques de la fiction : Tourgueniev, Dickens, Erckmann-Chatrian, Tagore (mais, bien sûr, évitez ceux comme Stendhal, Zola, Swift ou Chateaubriand). Il est bon de relire en ce moment les classiques de la littérature jeunesse, tels que «Tom Sawyer» ou «Les enfants du capitaine Grant», et la littérature sur les enfants. Et puis, la communication, les jeux et les conversations fréquents avec les enfants

pendant ce temps ne peuvent que contribuer à la cause. Il se peut, que je vais en effrayer certains avec cette directive, mais malheureusement, elle est absolument ferme : réduire au minimum la consommation de la viande et du poisson et éviter le vin. Enfin, l'exigence totalement inconditionnelle : il ne doit y avoir aucune idée de chasse ou de pêche.

Dans cette atmosphère commençait mes voyages : je ne peux pas les appeler «promenades» ni «visites». C'étaient les sorties de toute la journée, de l'aube au crépuscule, ou de trois ou quatre jours avec des nuitées – les errances dans les forêts, sur les routes de la campagne et les sentiers des champs, à travers les prairies, les villages, les fermes, à travers de lents transferts fluviaux, accompagnées des rencontres occasionnelles et des conversations informelles, avec des soirées – tantôt près du feu au-dessus de la rivière, tantôt dans une clairière, tantôt dans une botte de foin ou quelque part dans une grange paysanne. J'évitais vigoureusement la proximité des voitures, des conversations et la littérature aux sujets techniques, sauf que parfois j'utilisais un transport mécanique. Puis, le retour à ma «base» isolée, quelques jours de repos et d'écoute des cris des coqs, de bruissement des arbres et des voix des gamins et des habitants, la lecture des livres apaisants, profonds et fréquents – et un autre départ pour le même vagabondage. Ce style de vie peut parfois rendre perplexe et provoquer des plaisanteries : il ne faut pas compter sur la compréhension des gens, d'autant plus, que les personnes engagés aux travaux ruraux même auront tendance à voir un tel excentrique comme un flemmard flânant : pour la plupart des paysans, il n'y a encore que leur propre travail qui est considéré comme occupation. Cela ne doit pas vous gêner. Il faut être capable d'ignorer l'opinion d'autrui, si vous ressentez que vous êtes dans le vrai.

Mais toutes ces directives ne concernent que l'extérieur. Vous pouvez errer dans les forêts et dans les champs tout l'été jusqu'à l'épuisement, et revenir avec rien. Les conditions extérieures doivent être complétées par certains efforts du mental et du ressenti. De quoi s'agit-il ?

Il s'agit d'apprendre pas à pas à percevoir le bruit de l'océan forestier, le balancement des herbes, le flux des nuages et des rivières, toutes les voix et tous les mouvements du monde visible comme quelque chose de *vivant*, profondément *conscient* et *amical* envers vous. Il y aura un sentiment qui s'intensifiera progressivement couvrant toutes les nuits et tous les jours ; il règnera invariablement sur les autres pensées et sentiments : comme si, penchant en arrière, on baissait la tête de plus en plus bas, dans la profondeur scintillante de la lumière silencieuse – la profondeur éternelle, aimante et chérie. Le sentiment de joie claire, de repos sage absorbera la moindre touche de vanité ; il est bon ces jours-là de se trouver au bord d'une rivière, oubliant le cours du temps, et de regarder, sans but, l'eau fraîche scintiller au soleil. Ou, couché quelque part au milieu d'une vieille forêt de pins, écouter le bruit d'orgue des sommets et le tapotement d'un pic. Il faut être confiant que les élémentaux de la Liurne se réjouissent déjà de votre présence et parleront à votre corps dès qu'il s'enfoncera dans leur chair fluide ; que les élémentaux de la Faltore ou de l'Arachamphe vous chantent déjà leurs chansons avec un feuillage bruisant, avec des abeilles bourdonnantes et des brises d'air chaud. Lorsque vous rentrez chez vous après une longue balade le long des prairies, sentant le foin fraîchement coupé, grimant dans l'air chaud des collines et descendant dans les vallées fraîches, et un brouillard paisible commence à inonder tout autour sauf le haut des meules de foin, il est bon d'enlever sa chemise et de laisser son corps échauffé caresser du brouillard par ceux qui le créent sur les prairies à moitié endormies.

Je pourrais tracer des centaines d'autres minutes – du bain de soleil sur le sable à la cueillette des baies – les mi-actions, mi-contemplations – mais ceux qui empruntent ce chemin léger et lumineux, les reconnaîtront même sans directives. Après tout, un tel mode de vie est possible non seulement en Russie centrale, mais aussi dans le paysage naturel de tout autre pays, de la Norvège à l'Éthiopie, du Portugal aux Philippines et à l'Argentine. Par la suite, seuls les détails seront différents, mais ils peuvent également varier dans le même paysage selon des aptitudes de la personne. L'essentiel est de créer cette lumière et cette légèreté à l'intérieur de vous-même et de répéter ces périodes, si possible, chaque année.

– C'est ridicule, pourraient penser certains. – Comme si nous ne disposons pas assez de données pour savoir pourquoi et comment apparaissent les brouillards, le vent, la rosée ? Comment se forment la pluie, les rivières, la végétation ? Et ces salades sont présentées avec un air sérieux au milieu du 20e siècle ! Ce n'est pas pour rien que l'auteur laisse entendre qu'il lui est plus facile de s'entendre avec les enfants : ça ne va pas pour une personne mature de gober de telles fables.

Ils se trompent, ces absolutistes de la méthode scientifique de la cognition : il n'y a pas ici la moindre contradiction avec la science. Je souligne : avec la science objective et raisonnable, et non avec une doctrine philosophique du matérialisme. Puisque, s'il y avait une créature microscopique rationnelle qui étudiait mon corps et y pénétrait elle-même, elle aurait raison de dire, au moment où j'ai bougé ma main, que ce gros bloc de substance, constitué de telles ou telles molécules, avait bougé parce que certaines de ses parties – les muscles – s'étaient contractées. Quant aux muscles, ils se sont contractés à cause de certaine réaction produite aux centres moteurs, et la réaction était provoquée par telle ou telle cause de nature chimique. C'est tout ! Aussi clair que le jour. Et, bien sûr, un tel interprète serait indigné d'apprendre que le «gros bloc» bougeait parce que tel était le désir de son propriétaire, un désir libre et conscient ; quant aux muscles, les nerfs, les processus chimiques et le reste – ce ne sont que les instruments de transmission de sa volonté.

Ces instruments sont l'objet d'étude de la physiologie. Cela n'empêche pas l'existence de la psychologie – la science sur la conscience qui utilise ces instruments.

La météorologie, l'aérodynamique, l'hydrologie et un certain nombre d'autres sciences étudient les éléments de la nature en tant qu'instruments. Cela ne devrait pas être et ne sera pas un obstacle pour l'émergence plus tard de l'enseignement sur les élémentaux et sur les consciences qui utilisent ces instruments.

Pour moi personnellement, tout a commencé un jour de canicule en été 1929, près de la ville de Tripoli en Ukraine. Heureux de fatigue après une longue balade à travers les champs et les côtes aux moulins à vent, d'où s'ouvrait la vue la plus magnifique sur les bras bleu vif du Dniepr et ses îles sablées, j'ai escaladé la crête d'une colline et, soudain, j'ai été littéralement ébloui : en face de moi, immobile sous la cascade des rayons tombants, s'étendait la mer infinie de tournesols. Au même instant, j'ai senti qu'au-dessus de cette magnificence, tremblait une sorte de mer de bonheur jubilatoire et vivant. J'ai marché sur le bord du champ et, le cœur battant, j'ai pressé deux tournesols rugueux contre mes deux joues. Je regardais devant moi, sur ces milliers de soleils terrestres, étouffant presque d'amour pour eux et pour ceux dont jubilation j'éprouvais sur ce champ. J'ai senti une chose étrange : ces êtres invisibles, pleins de joie et de fierté, m'introduisaient, en tant que leur cher invité, à leur merveilleuse fête, semblable à la fois à un mystère et à un festin. Ayant fait prudemment deux pas dans l'épaisseur des plantes, j'écoutais, les yeux fermés, leur bruissement à peine audible et leur exaltation divine flamboyante partout. Voici comment cela a commencé. C'est vrai, je me souviens des expériences de ce genre vécues plus tôt – dans ma jeunesse ou mon adolescence, mais à cette époque, elles n'étaient pas encore aussi excitantes. Cependant, et avant et après – parfois jamais dans l'année, parfois à plusieurs reprises en un été – il m'arrivait d'éprouver – toujours au milieu de la nature et toujours seul – des moments de joie étrange et enivrante. Cela m'arrivait, pour la plupart, après avoir fait des centaines de kilomètres parcourus à pied, lorsque je me retrouvais soudain dans des endroits qui m'étaient inconnus, marqués par la splendeur déchaînée d'une végétation développée en toute liberté. Saisi de délice et d'inquiétude de la tête aux pieds, je me débattais, sans me souvenir de rien, à travers les fourrés sauvages, à travers les marais chauffés par le soleil, à travers les buissons fouettant pour, finalement, me jeter dans l'herbe afin de la ressentir de tout mon corps. L'essentiel était qu'aux moments pareils, je percevais clairement à quel point les êtres invisibles m'aimaient et se déversaient à travers moi – les êtres, dont l'existence était mystérieusement liée à cette végétation, cette eau, ce sol.

Les années suivantes, je passais chaque été surtout aux alentours des forêts de Briansk, et il m'y est arrivé beaucoup de choses dont le souvenir est la joie de ma vie, mais surtout, j'aime me rappeler de mes rencontres avec les élémentaux de la Liurne que j'appelais alors dans ma tête les âmes des fleuves.

Un jour, j'ai fait une sortie solitaire, errant dans les forêts de Briansk pendant une semaine. C'était une sécheresse. La fumée des incendies des forêts s'étendait comme des fibres de brume bleutée, et parfois des nuages de fumée blanchâtres, changeant lentement, s'élevaient au-dessus de vastes zones des pineraies. Pendant de nombreuses heures, j'ai dû marcher sur un chemin de sable brûlant, sans croiser ni source, ni ruisseau. La canicule suffocante semblable à celle dans une serre provoque une soif accablante. J'avais une carte détaillée de la région sur moi, et je savais que j'allais bientôt tomber sur un petit cours d'eau – si petit, que même sur cette carte aucun nom n'était indiqué au-dessus. En effet, la nature de la forêt s'est mise à changer, les pins ont cédé la place aux érables et aux aulnes. Soudain, la route flambante, qui me brûlait les pieds, a glissé vers le bas, j'ai aperçu devant moi une prairie inondable verte, et, ayant contourné un groupe d'arbres, j'ai distingué un coude de la rivière tant attendue à une dizaine de mètres devant moi : la route la traversait gué. Quelle perle de l'univers, quelle adorable enfant de Dieu me souriait ! De quelques pas de large, toute couverte de branches basses en surplomb de vieux saules et d'aulnes, elle ruisselait comme si elle traversait les grottes vertes, jouant avec des myriades de reflets solaires et de murmures à peine audibles.

Balançant sur l'herbe mon gros sac à dos et ôtant mes vêtements modestes à la volée, je suis entré dans l'eau jusqu'à la poitrine. Et lorsque mon corps chaud a plongé dans cette humidité fraîche, et que l'ondulation des ombres et du soleil a tremblé sur mes épaules et mon visage, j'ai senti une créature invisible – impossible de dire de quoi elle était tissée – engloutir mon âme d'une telle joie innocente, d'une telle gaieté riieuse, comme si elle m'aimait depuis toujours et m'attendait depuis longtemps. C'est comme si elle était l'âme la plus subtile de cette rivière - toute coulante, toute tremblante, toute caressante, toute faite de fraîcheur et de lumière, de rire insouciant et de tendresse, de joie et d'amour. Et lorsque, ayant gardé longtemps mon corps dans son corps, et mon âme dans la sienne, je me suis couché les yeux fermés sur le rivage à l'ombre des arbres étalés, j'ai senti que mon cœur était si rafraîchi, si lavé, si propre, si heureux qu'il aurait pu l'être dans les premiers jours de la création, à l'aube des temps. Et je me suis rendu compte que ce qui m'était arrivé cette fois n'était pas une baignade ordinaire, mais une vraie ablution dans le sens le plus élevé du terme.

Peut-être que quelqu'un dirait qu'il vivait aussi dans les forêts et nageait dans les rivières, et qu'il marchait à travers les forêts et les champs, et lui, debout sur un tétras lyre, avait connu un état d'unité avec la nature, mais il n'avait senti rien qui ressemblerait aux élémentaux. Si c'est un chasseur qui le dirait, il n'y aura rien de surprenant : ce destructeur de la nature est perçu par les élémentaux comme un ennemi et un profanateur, et il n'y a pas de moyen plus sûr de rendre leur proximité impossible que de prendre un fusil de chasse avec lui dans la forêt. Si ce n'est pas un chasseur qui dirait cela, il faut qu'il se remémore soigneusement les semaines de sa vie au milieu de la nature et découvre lui-même où il n'a pas respecté les conditions dont j'ai parlées au début.

Il est bien entendu impossible de déterminer à l'avance la durée des étapes de cette cognition : les délais dépendent de nombreuses circonstances, tant objectives que personnelles. Mais tôt ou tard viendra *ce premier jour* : tout à coup, vous ressentirez la Nature entière comme si c'était le premier jour de la création et la terre était heureuse dans la beauté du paradis. Cela peut vous arriver la nuit près d'un feu ou pendant la journée dans un champ de seigle, le soir sur les marches chaudes d'un porche ou le matin sur un pré couvert de rosée, mais le contenu de cette heure sera le même partout : la joie vertigineuse de votre première révélation cosmique. Non, cela ne signifie pas encore que votre vision intérieure s'est ouverte : pour l'instant, vous ne verrez rien d'autre que le paysage habituel, mais vous percevrez sa nature multicouche et sa densité d'esprit avec tout votre être. Les élémentaux seront plus accessibles à celui qui est passé par cette première révélation ; il sentira de plus en plus souvent, avec certaines – qui n'ont pas de nom dans notre langue – capacités de l'âme la proximité permanente de ces créatures merveilleuses. Mais le principe de "la première révélation" est déjà dans quelque chose d'autre, sublime. Il relève non seulement de la cognition transphysique, mais aussi de celle pour laquelle je n'ai pas pu trouver d'autre mot, à part l'ancien terme «œcuménique». Dans certaine littérature, ce type d'états était exploré par de nombreux auteurs. William James appelle cela une percée dans la conscience cosmique. Apparemment, il peut prendre des aspects très différents selon les personnes, mais l'expérience de l'harmonie cosmique reste son

trait essentiel. La technique que j'ai donnée dans ce chapitre est capable, dans une certaine mesure, de rapprocher ce moment, mais il ne faut pas espérer que de telles joies deviendront des invités fréquents de la maison de notre âme. En revanche, cet état peut saisir l'âme sans aucune préparation consciente : un tel cas est décrit, par exemple, dans les *Souvenirs* par Rabindranath Tagore.

Il se peut qu'une personne, qui a connu plus d'une fois au milieu de la Nature un sentiment d'harmonie générale, pense que c'est de cela que je parle. Oh, que non. La percée dans la conscience cosmique est un événement d'une importance subjective colossale, dont il peut y avoir un nombre très limité dans la vie d'une personne. Elle arrive tout à coup. Ce n'est pas une humeur, ni un plaisir, ni un bonheur, ce n'est même pas une joie immense, - c'est quelque chose de plus élevé. Et ce n'est pas elle-même qui va vous produire cet effet bouleversant, mais plutôt son souvenir ; quant à elle-même, elle est remplie d'une telle félicité qu'il est plus juste de parler en rapport avec elle non pas d'un bouleversement, mais d'une révélation.

Cet état consiste dans le fait que l'Univers – non seulement la Terre, mais justement l'Univers – s'ouvre dans son plan le plus élevé, dans cette spiritualité divine qui le pénètre et l'embrasse, supprimant toutes les questions douloureuses sur la souffrance, la lutte et le mal.

Dans ma vie, cela s'est produit dans la nuit de pleine lune du 29 juillet 1931 dans les mêmes forêts de Briansk, sur les rives de la Nérussa, la petite rivière. Habituellement, j'essaye d'être seul dans la nature, mais cette fois, il m'est arrivé de participer à une petite randonnée en groupe. Nous étions plusieurs – jeunes et adolescents, dont un artiste débutant. Chacun d'entre nous portait un sac de provisions sur ses épaules, et l'artiste avait en plus un carnet de voyage pour faire ses croquis. Personne ne portait autre chose qu'une chemise et un pantalon, et certains d'entre nous avaient même enlevé leur chemise. A la queue leu-leu, tels que les Africains marchent le long des sentiers d'animaux sur leur continent, nous marchions silencieusement et rapidement – pas des chasseurs, pas des éclaireurs, pas des prospecteurs de minéraux – juste des amis qui voulaient passer la nuit autour d'un feu sur les fameux biefs de la Nérussa.

La pineraie, infinie comme une mer, a cédé la place à la forêt noire, comme c'est toujours le cas dans les forêts de Briansk le long des plaines inondables des rivières. Les chênes séculaires dominaient au-dessus, ainsi que les érables, les frênes, les trembles surprenants par leur élancement et leur hauteur, semblables à des palmiers avec leurs couronnes à une hauteur vertigineuse ; au bord de l'eau, les tentes rondes de gentils saules, suspendues au-dessus des étangs s'illuminaient en argent. La forêt s'approchait de la rivière avec une prudence affectueuse : en massifs isolés, bosquets, pelouses. Aucun village ou foresterie... L'atmosphère désertique n'était troublée que par notre sentier à peine perceptible laissé par les tondeurs, et par les cônes arrondis des meules de foin, qui dominaient çà et là parmi les prairies en attendant l'hiver, lorsqu'ils seraient transportés à Tchoukhraï ou à Néporègne en traîneau.

Nous avons atteints les biefs au début de la soirée d'une belle journée bien chaude. Après une longue baignade, nous avons ramassé des broussailles, allumé le feu à deux mètres de la rivière qui coulait tranquillement et, à l'ombre de trois vieux saules, nous avons préparé un repas simple. Il commençait à faire nuit. La lune basse de juillet a émergé de derrière des chênes, complètement pleine. Peu à peu, les conversations et les histoires se sont estompées, mes camarades se sont endormis l'un après l'autre autour du feu crépitant, et moi, je suis resté éveillé près du feu, agitant doucement une large branche pour me protéger des moustiques.

Et lorsque la lune est entrée dans le champ de ma vision, se déplaçant silencieusement derrière le joli feuillage étroit des branches étalées d'un saule, j'ai eu ces quelques heures qui restent presque les plus belles dans ma vie. Respirant doucement, le dos couché sur une brassée de foin, j'entendais la Nérussa couler non pas quelques mètres derrière moi, mais comme à travers ma propre âme. C'était le premier phénomène. Puis, solennellement et silencieusement, tout ce qui était sur terre et tout ce qui pouvait être au ciel s'est déversé dans ce ruisseau qui coulait à travers moi. Dans une béatitude que le cœur humain peut à peine supporter, j'avais

l'impression que des sphères sveltes, tournant lentement, flottaient dans une ronde mondiale, mais à travers moi ; et ma moindre pensée se faisait embrasser par une unité jubilatoire. Ces forêts anciennes et ces rivières translucides, des gens qui dorment près des feux et d'autres personnes – des peuples de pays proches et lointains, des villes au petit matin et des rues bruyantes, des temples avec des images sacrées, des mers se balançant sans cesse et des steppes à l'herbe flottante – vraiment tout demeurait en moi cette nuit-là, et j'étais dans tout cela. J'étais couché les yeux fermés. Et de belles étoiles blanches, pas du tout celles que l'on a l'habitude de voir, mais grandes et fleuries, flottaient aussi avec tout ce fleuve planétaire, comme des nénuphars blancs. Même si le soleil n'était pas visible, c'était comme s'il coulait aussi quelque part près de mon champ de vision. Mais ce n'était pas son rayonnement qui imprégnait tout cela, mais une autre lumière jamais vue auparavant – et tout flottait à travers moi, en même temps me berçant, tel un enfant dans un berceau, d'un amour tout-satisfaisant.

Si vous cherchez à exprimer en mots les expériences pareilles, vous constaterez plus clairement que jamais la misère de la langue. Combien de fois ai-je essayé, à travers la poésie et la fiction, de transmettre aux autres ce qui m'était arrivé cette nuit-là ! Et je sais que toute tentative de ma part, y compris la présente, ne permettra jamais à une autre personne de mesurer la portée réelle de cet événement dans ma vie, ni son ampleur, ni sa profondeur.

Plus tard, je cherchais vigoureusement à provoquer de nouveau cette expérience. J'avais créé toutes les conditions extérieures dans lesquelles il s'était déroulé en 1931. A maintes reprises au cours des années suivantes, je me couchais exactement au même endroit et aux mêmes nuits. Tout était en vain. Je l'ai revécue à nouveau tout aussi soudainement vingt ans plus tard, et non par une nuit de pleine lune au bord d'une rivière forestière, mais dans une cellule de prison.

Oh, ce n'était que le début. Ce n'était pas encore cette illumination, après laquelle on devient, pour ainsi dire, une personne différente, métamorphosée - éclairée au sens le plus élevé de ce mot considéré par les grands peuples d'Orient. Cette illumination est la plus sacrée et la plus mystérieuse : c'est l'ouverture des yeux spirituels.

Il n'y a pas sur Terre de plus grand bonheur que la révélation complète de la vision, de l'ouïe intérieures et de la mémoire fossile. Le bonheur des sourds et des aveugles nés, qui subitement, dans ses années de maturité, connaissent la révélation de la vision et de l'ouïe corporelles, n'en est qu'une ombre pâle.

À ce sujet, je ne peux que répéter, si je peux me permettre, ce que l'on dit. Il y a un beau passage dans le poème d'Edwin Arnold "La Lumière de l'Asie". Il décrit l'état qui a transformé un simple chercheur en celui qui est maintenant connu de toute l'humanité comme Gautama Bouddha.

Voici cette description.

Il s'agit de l'entrée du Bouddha en état d'«abhijna» - une grande révélation «des sphères qui n'ont pas de noms, des innombrables systèmes de mondes et de soleils se déplaçant avec une régularité étonnante, des myriades après des myriades... où chaque luminaire est un tout indépendant et en même temps une partie de l'ensemble – l'une des îles argentées de la mer de saphir, s'élevant dans un désir infini de changement. Il voyait les Seigneurs de la Lumière qui gardaient les mondes avec des liens invisibles, eux-mêmes se déplaçant docilement autour de luminaires plus puissants, passant d'une étoile à l'autre et projetant le rayonnement incessant de la vie des centres en constante évolution aux toutes dernières limites de l'espace. Il voyait tout cela en images claires, tous les cycles et épicycles, toute la série des kalpas et des mahakalpas* - jusqu'à la fin des temps, qu'aucun homme ne pouvait saisir avec l'esprit. Il perçait en profondeur et en hauteur une sakouale** après l'autre, et voyait au-delà de toutes les sphères, de toutes les formes, de tous les luminaires, de toute source de mouvement. Ce Grand inébranlable et silencieux, selon Lequel les ténèbres doivent se développer en lumière, la mort en vie, le vide en plénitude, l'amorphe en formé, le bien en quelque chose de mieux, le mieux en le plus-

que-parfait ; ce Grand tacite est plus fort que les dieux eux-mêmes : il est invariable, inexprimable, suprême. C'est la Force créatrice, destructrice et créatrice qui dirige tout et chacun vers la bonté, la beauté et la vérité.»

Qu'est-ce que tu en dis ? Espérer, même dans le coin le plus secret de ton être, qu'une telle heure se lèvera un jour sur toi, ne serait pas orgueilleux, mais simplement enfantin. Et néanmoins, la consolation est que toute monade humaine, sans la moindre exception, tôt ou tard, même après les temps interminables et peut-être déjà sous une forme complètement différente, non humaine, dans un autre monde, finira par atteindre cet état, puis elle le surpassera et le laissera derrière.

Et notre devoir est de partager avec les autres ce que nous avons de meilleur. Mon meilleur est ce que j'ai vécu sur les chemins de la cognition transphysique et métahistorique. C'est la raison pourquoi ce livre est écrit. Dans ces deux chapitres, j'ai montré, comme j'ai pu, les étapes les plus importantes de mon chemin intérieur. Tout ce qui suit sera une exposition de ce qui a été compris sur ce chemin concernant Dieu, les autres mondes et l'humanité. J'essaierai de ne plus revenir sur la question comment cela a été compris ; il est temps de parler de ce *qu'est* compris.



Livre II. Chapitre 3. LE CONCEPT INITIAL

1. Aspect multicouche

Notre couche physique – une notion équivalente à celle de notre Univers astronomique – est caractérisée, comme on le sait, par le fait que son Espace dispose de trois coordonnées, et le Temps dans lequel il existe en dispose une. Cette couche physique dans le vocabulaire de la Rose du Monde est appelée **Enrof**.

Dans l'arène de la science et de la philosophie modernes, il y a encore des discussions sur l'aspect fini ou infini d'Enrof dans l'espace, sur son éternité ou son temps limité, et aussi sur la question si Enrof englobe oui ou non tout l'univers et toutes les formes d'existence possibles.

La découverte du concept d'antimatière, l'émergence de particules physiquement matérielles de la vacuité physique et même leur extraction artificielle à partir du monde de l'énergie négative, confirmation expérimentale de la théorie que le vide physique d'Enrof est rempli d'un océan de particules d'une autre matérialité – tous ces faits sont des jalons sur le chemin qui mène la science lente des concepts du matérialisme classique aux idées qui sont très différentes de ces concepts et des attitudes de la vieille philosophie idéaliste. Il est très probable que la confusion, que les adeptes de la philosophie matérialiste introduisent dans cette problématique, affirmant que tous ses adversaires ne font que répéter des types d'idéalisme, soit l'un des procédés du dernier combat mené par la conscience matérialiste avant de quitter, comme on dit, sur les freins, pour abandonner leurs positions l'une après l'autre et assurer au final que c'était exactement ce qui avait été prévu par les grands classiques du matérialisme. En particulier, il sera très curieux d'observer à quelles astuces cette philosophie aura recours en continuant à cette vitesse, lorsqu'elle sera obligée, sous la pression des faits, d'introduire le concept d'antimatière dans son cercle de concepts.

La primauté de la matière par rapport à la conscience, le principe connaissable du monde entier et en même temps son infini et son éternité – ces thèses naïves du matérialisme élaborées dans les étapes précédentes de la science, ne peuvent être maintenues en circulation que par tensions, et surtout grâce à l'intervention de forces qui n'ont pas tellement rapport à la philosophie qu'au système policier. Cependant, de nombreuses thèses de religions classiques, dans la même mesure, ne résistent pas à la science moderne. Par contre, les nouvelles méthodes de cognition – métahistorique et transphysique – même sans couvrir le savoir scientifique, sur le fond, ne contredisent la science en rien, et dans certains points anticipent ses conclusions.

L'idée de multicouche de l'Univers est la base du concept de la Rose du Monde. À cet égard, chaque couche est considérée comme un monde matériel, dont la matérialité diffère des autres soit dans le nombre de coordonnées spatiales, soit dans le nombre de coordonnées temporelles. À nos côtés, il peut exister, par exemple, des couches adjacentes dont l'Espace est mesuré par les trois mêmes coordonnées, mais dont le Temps n'a pas une, comme la nôtre, mais plusieurs dimensions. Ce qui veut dire que dans de telles couches, le temps s'écoule en plusieurs flux parallèles à des vitesses différentes. Un événement dans une telle couche se déroule de manière synchrone dans toutes ses dimensions temporelles, mais le centre de cet événement se trouve dans une ou deux d'entre elles. Il n'est bien sûr pas facile d'imaginer cela comme expérience. Les habitants d'une telle couche, bien qu'ils opèrent principalement dans une ou deux dimensions temporelles, existent consciemment en chacune d'entre elles. Cette synchronicité d'existence leur offre un sentiment particulier de plénitude de la vie qui est inconnu ici. Je vais prendre les devants et ajouter qu'un grand nombre de coordonnées temporelles en combinaison avec un nombre minimum (un, deux) de coordonnées spatiales devient pour les habitants de telles couches, au contraire, une source de souffrance. Cela ressemble à une conscience que vos moyens sont limités, à un sentiment de colère ardente mais impuissante, à un souvenir d'occasions tentantes dont on ne peut pas profiter. Certains d'entre nous appelleraient cet état dans Enrof "se mordre les doigts" ou le tourment de Tantale.

À de rares exceptions près, tel est Enrof, le nombre de dimensions temporelles dépasse, et largement, le nombre de dimensions spatiales. Il ne semble pas y avoir de couches à Chadanakar avec plus de six dimensions spatiales. Par contre, le nombre de coordonnées temporelles dans les couches les plus élevées de cette bramphature atteint un chiffre énorme – deux-cent-trente-six.

Il est faux de croire, en transférant les qualités d'Enrof sur d'autres couches, que tous les obstacles séparant les couches sont nécessairement aussi imperméables que ceux qui séparent Enrof des couches d'autres dimensions. Il est vrai qu'il existe des barrières qui limitent une couche en l'isolant encore plus fermement du reste. Mais il y en a très peu. Il y a beaucoup plus de groupes de couches à l'intérieur desquels la transition d'une couche à l'autre ne nécessite pas la mort ou la transformation matérielle compliquée, comme chez nous, mais seulement des états internes particuliers. Il y a aussi celles où la transition vers des mondes voisins ne demande qu'un effort semblable, par exemple, à un déplacement d'un pays à l'autre dans l'Enrof terrestre. Plusieurs de ces couches forment un système. Pour désigner chacun de ces systèmes ou une série de mondes, j'ai pris le mot indien **sakouale**. Cependant, parallèlement aux sakouales, il existe également des couches solitaires, comme Enrof.

Les couches et les sakouales se distinguent également par l'étendue de leur espace. Elles n'ont pas nécessairement toutes l'étendue cosmique d'Enrof. Aussi difficile qu'il soit à imaginer, l'espace de beaucoup d'entre elles s'estompe aux frontières du système solaire. D'autres sont encore plus réduites : elles sont pour ainsi dire enfermées dans les limites de notre planète. Il y en a même beaucoup qui ne sont pas associées à la planète dans son ensemble, mais seulement à certaines de ses zones physiques. Bien évidemment, dans de telles couches, il n'y a rien qui ressemblerait à un ciel.

Interconnectées par des processus métahistoriques communs, possédant – dans leur majorité – une sorte de paire de pôles spirituels opposés, toutes les couches de chaque corps céleste constituent un énorme système en étroite interaction. J'ai déjà dit que de tels systèmes sont appelés bramphatures. Le nombre total de couches dans certaines d'entre elles est limité à quelques-unes, tandis que dans d'autres elles sont plusieurs centaines. En plus de Chadanakar, dont le nombre total de couches arrive actuellement à deux-cent-quarante-deux, dans le système solaire, il y a aussi les bramphatures du Soleil, du Jupiter, du Saturne, de l'Uranus, du Neptune, de la Lune, et aussi de quelques satellites des grandes planètes. La bramphature du Vénus est encore à l'état embryonnaire. Le reste des planètes et des satellites sont aussi morts dans leurs autres couches que dans Enrof. Ce sont soit les ruines des bramphatures mortes, abandonnés par toutes les monades, soit elles n'avaient jamais été bramphatures.

Les systèmes multicouches à matérialités différentes, dans une certaine mesure similaires aux bramphatures, mais incomparablement plus colossaux, englobent certains groupes stellaires, par exemple, la plupart des étoiles d'Orion ou un système binaire, avec de nombreuses planètes, des étoiles Antarès : ils sont même plus colossaux qu'un système des galaxies et tout l'Univers. Ce sont macrobramphatures. On sait qu'il existe des macrobramphatures avec un nombre surprenant de couches à matérialités différentes – jusqu'à huit mille. Il n'y a rien, dans les macrobramphatures, qui ressemblerait à l'extrême raréfaction matérielle, au soi-disant «vide» d'Enrof.

Inutile de dire que les macrobramphatures sont hors de la portée même pour les plus grandes des âmes humaines vivant actuellement dans Enrof. Ailleurs que dans les prémonitions lointaines, personne ne peut directement apporter des éléments précis à leur sujet. De tels éléments nous parviennent parfois des esprits élevés de Chadanakar, infiniment plus grands que nous, à travers des amis invisibles de notre cœur. Et même de tels messages sont extrêmement difficiles pour notre perception. Ainsi, il m'était quasiment impossible de concevoir l'étrange et douloureuse nouvelle que, dans les macrobramphatures de notre Galaxie, il existe une couche matérielle où il y a de l'espace, mais il n'y a pas de temps – une sorte de trou dans le Temps possédant en plus, à l'intérieur de lui-même, un mouvement. C'est un lieu de souffrance des grands démons, le royaume de

l'éternité ténébreuse, mais pas dans le sens d'un Temps qui dure éternellement : c'est dans le sens de l'absence de tous les temps. (Je note en passant que la différence entre les deux sens du mot «éternité» est encore très peu réalisée par notre pensée philosophique.) Une telle éternité n'est pas absolue, car le Temps peut y surgir aussi, et c'est précisément en cela que réside l'une des tâches des énormes cycles de la formation cosmique. Car seule l'émergence du temps rendra possible la libération des grands martyrs de cet enfer galactique où ils sont emprisonnés.

Les molécules et certains types d'atomes font partie de minuscules systèmes – microbramphatures, de plus, l'existence de certaines d'entre elles dans le temps est infiniment petite. Toutefois, ce sont des mondes assez complexes, et il ne faut pas ignorer le fait que les particules élémentaires sont des êtres vivants, et certaines d'entre elles possèdent leur libre arbitre et sont tout à fait raisonnables. Mais la communication avec eux, sans parler de l'infiltration directe et personnelle dans les microbramphatures, est pratiquement impossible. Dans aucune des couches de Chadanakar, il n'y a pas un être qui en est capable : pour le moment, cela dépasse même les aptitudes du Logos Planétaire. Seulement les esprits des macrobramphatures de la Galaxie possèdent une telle puissance et une grandeur aussi inimaginable qu'ils sont capables de descendre simultanément dans de nombreuses microbramphatures : pour le faire, un tel esprit doit, tout en restant uni, s'incarner simultanément dans des millions de ces mondes minuscules, se manifestant dans chacun d'entre eux avec toute sa complétude, mais en périodes de temps infiniment petites.

Je parle tout le temps, d'une manière ou d'une autre, des couches matérielles, car les couches spirituelles n'existent pas comme telles. La différence entre l'esprit et la matière n'est pas substantielle, mais plutôt progressant par stades. Même si l'esprit n'est créé que par Dieu et émane de Lui, les matérialités sont créées par les monades.

L'Esprit dans son état primaire, non revêtu d'aucune couverture que nous pourrions appeler matière, est une substance que nous ne pouvons pas exactement, mais seulement dans l'ordre de la première approximation, comparer à l'énergie la plus subtile. Seuls Dieu et les monades sont spirituels. Les monades sont les unités spirituelles indivisibles, c'est la multitude innombrable de «Moi» supérieurs nés de Dieu et créés par Dieu. Elles diffèrent entre elles par le degré de leur échelle potentielle innée, par la variété inépuisable de leurs habillements matériels et des chemins de leur vie. Une monade très élevée peut être ici et là – en de nombreux points du monde à la fois, mais elle n'est pas omniprésente. L'Esprit de Dieu est vraiment omniprésent – Il demeure même là où il n'y a aucune monade, par exemple, dans les ruines des bramphatures abandonnées par toutes les monades. Rien ne peut exister sans Lui, pas même ce que nous appelons la matière physique morte. Et si l'Esprit de Dieu la quittait, elle cesserait d'être – pas dans le sens d'une transition vers une autre forme de matière ou d'énergie, mais complètement.

2. L'origine du Mal. Les lois universelles. Le karma.

Si nous considérons le mythe de la révolte et de la chute de Lucifer en rapport avec l'histoire spirituelle de Chadanakar, il perdra son sens. Aucun événement de la métahistoire de notre planète qui pourrait se refléter dans les événements de ce mythe ne s'est jamais produit. Par ailleurs, ce qui s'est produit il y a longtemps, est une chose différente, dont des souvenirs, bien que très déformés, ont été conservés dans d'autres mythes, par exemple dans la légende de la révolte des titans. Ceci, cependant, devra être discuté plus en détail dans un autre contexte. En ce qui concerne les légendes liées à la révolte et à la chute de Lucifer, ces événements ont eu lieu sur le plan universel à un moment donné, à une échelle, dépassant toutes les catégories de notre esprit, de la macrobramphature qui englobe l'Univers. Etant traduit par les visionnaires de l'antiquité sur le plan des concepts humains d'époque, ce qui s'est produit a été reflété dans ce mythe. Les concepts d'époque se sont éteints, l'échelle de nos idées s'est considérablement élargie, et si nous voulons maintenant saisir dans ce mythe la graine

immortelle et vraie de cette idée, nous devons négliger tout élément d'époque qui y est introduit, et nous concentrer sur un seul fait central, qu'il affirme.

Naturellement, la conscience même des plus sages de cette époque était si loin des idées d'aujourd'hui sur le volume et la structure de l'Univers, que la connaissance de l'universel, qui s'infiltrait dans leur conscience grâce aux efforts des amis invisibles de leur cœur, était pressée et serrée par le volume de leur expérience empirique et de leur esprit fort, mais non enrichi et non éclairci. D'ailleurs, cette tâche n'est pas beaucoup plus facile même aujourd'hui, si quelqu'un essaie d'exprimer dans des concepts et des mots humains au moins un écho du mystère œcuménique sur la révolte de soi-disant « Fils de l'aurore ». Une telle tentative comprendrait deux étapes : rechercher dans l'océan des notions précisément celles qui sont plus proches que d'autres du reflet de cette réalité transcendante – primo ; retrouver de telles phrases dans l'océan de notre langue, qui sont capables au moins en quelque sorte de refléter, à leur tour, ces notions insaisissables – secundo. Mais un tel travail est associé à la croissance organique de la personnalité et à son expérience globale. Il ne peut pas être effectué par caprice. Je me sens n'être qu'au début de ce travail. Alors, je ne peux m'exprimer sur les événements universels de cet ordre, à part constater un fait accompli : dans la profondeur immémoriale des temps, un certain esprit, l'un des plus grands, que nous appelons Lucifer ou Fils de l'aurore, en guise de la liberté de choix inhérente à chaque monade, s'éloigna de son Créateur afin de créer un autre univers selon sa propre conception. Il fut rejoint par de nombreuses autres monades, grandes et petites. Leur création d'un autre univers commença dans les limites de celui-ci. Ils essayaient de créer des mondes, mais ces mondes se révélaient fragiles et s'effondraient, car, dans la rébellion, les monades apostâtes rejetèrent l'amour – le seul principe unificateur et consolidant.

Le dessein cosmique Providentiel conduit de nombreuses monades à l'unité suprême. Au fur et à mesure qu'elles gravissent les marches de leur existence, les formes de leurs unions se perfectionnent, l'amour pour Dieu et entre elles les rapproche de plus en plus. Et lorsque chacune d'entre elles plonge dans le Soleil du Monde et co-crée avec Lui, l'unité la plus parfaite se réalise : le fusionnement avec Dieu sans perdre leur Moi unique.

Le dessein cosmique de Lucifer est inverse. Chaque monade qui le rejoint n'est que son allié temporaire et sa victime potentielle. Chaque monade démoniaque, de la plus grande à la plus petite, chérit un rêve – de contrôler l'univers : son orgueil lui suggère que c'est elle qui est potentiellement la plus forte. Elle est guidée par une sorte d'« impératif catégorique » exprimé, jusqu'à certain point, par la formule : *il y a ce qui est Moi et ce qui n'est pas Moi*, tout ce qui n'est pas Moi doit devenir Moi. Autrement dit, tout et chacun doit être absorbé par ce Moi unique et absolument auto-affirmant. Dieu S'adonne (donne Soi-même) ; le principe anti-Dieu cherche à tout absorber. C'est pourquoi il est d'abord *un vampire* et *un tyran*, et c'est pourquoi la tendance tyrannique n'est pas seulement inhérente à tout Moi démoniaque, mais c'est sa caractéristique intégrale.

Pour cause, les monades démoniaques s'unissent temporairement entre elles, mais, en vérité, elles sont ennemies non pas pour la vie, mais pour la mort. Avec la prise du pouvoir local par leur groupe, cette contradiction se révèle assez rapidement, en provoquant une lutte mutuelle, et c'est le plus fort qui l'emporte.

La tragédie de la lutte cosmique des démons est également due au fait que le Seigneur crée toujours de nouvelles monades, tandis que les démons sont incapables d'en créer, suite à quoi le rapport des forces augmente constamment non en leur faveur. Il n'y a pas et il n'y aura plus jamais de nouvelle chute : il en existe des garanties absolues, et je regrette profondément que la complexité exceptionnelle de ce problème ne me permette pas de trouver l'ensemble de concepts requis pour l'exprimer de manière plus ou moins intelligible. En tous cas, toutes les monades démoniaques sont très anciennes d'origine, ce sont d'anciens participants à la grande rébellion. Toutefois, il arrive maintenant et il arrivait avant – non pas des chutes, mais quelque chose de similaire d'apparence : un être hautement conscient, parfois même tout un groupe, qui s'oppose provisoirement à la volonté Providentielle. Ce choix basé sur le rejet de Dieu n'est pas fait par la monade elle-même, mais par son Moi inférieur à la conscience restreinte. Par conséquent, son activité anti-Dieu ne se passe pas dans le monde spirituel, mais dans les mondes matériels qui sont soumis, par la volonté des démons mêmes, à la loi du

châtiment. Ainsi, la rébellion est condamnée d'avance ; quant à celui qui l'a commise, il entame un long chemin de la rédemption.

Peu à peu, au cours de la lutte, les forces démoniaques réalisèrent que leurs tentatives de créer leur propre univers étaient condamnées à l'échec. Alors, tout en poursuivant la création de leurs mondes isolés et en faisant des efforts impossibles afin de consolider leur existence, ils se fixèrent, en parallèle, un autre objectif : de prendre possession des mondes déjà existants ou en cours de création par les forces Providentielles. Leur but n'était pas du tout la destruction des mondes, à savoir la prise du contrôle sur eux – mais la conséquence objective d'une telle prise est, forcément, leur destruction. Privés du principe unificateur de l'amour et de la co-création, assemblés uniquement par le principe contradictoire de la violence, de tels mondes ne peuvent exister indéfiniment. Il existe des galaxies qui sont en train de s'effondrer. Et lorsque les observations astronomiques des nébuleuses extragalactiques couvriront une période plus longue qu'aujourd'hui, les déroulements de ces catastrophes cosmiques s'ouvriront aux yeux de la science. Il y a des planètes perdues et mourantes : Mars, Mercure, Pluton – ce sont des ruines de brampatures ; toutes les monades de Lumière ont été chassées de ces systèmes qui sont tombés sous la domination démoniaque. Par la suite, une catastrophe finale a eu lieu, et les hordes de démons se sont retrouvés dans l'espace cosmique en état de précipitation et sans abri, à la recherche d'un nouvel objet d'invasion.

Ceci dit, il y a des macrobrampatures et des galaxies entières que les forces rebelles n'ont pas réussi à envahir. Le système, qui s'est complètement libéré des éléments démoniaques au sein de notre Galaxie, c'est celui d'Orion – une macrobrampature au pouvoir extraordinaire de la Lumière spirituelle. Quant à celui qui contempera la grande nébuleuse d'Andromède à travers un réflecteur, il verra de ses propres yeux une autre galaxie qui n'a jamais connu d'invasions démoniaques. C'est un monde qui, du début à la fin, gravite les marches de la félicité croissante. Parmi des millions de galaxies de l'Univers, il existe de nombreux mondes comme celui-ci, mais notre galaxie, malheureusement, n'en fait pas partie. Rejetées de la macrobrampature de l'Univers depuis bien longtemps, les forces du Révolté mènent dans les mondes de notre Galaxie une lutte contre les forces de la Lumière, une lutte qui prend des millions de formes incessantes et implacables. Et Chadanakar s'est également avéré être une arène de cette lutte.

Il le devint à cette période lointaine, lorsque sur le plan d'Enrof la Terre présentait encore la boule semi-fondue et lorsque d'autres couches de Chadanakar, énumérées seulement en nombres d'unités, n'étaient qu'en cours de création par les grandes hiérarchies de macrobrampatures. La loi de la dévoration mutuelle n'y régnait pas : là-bas, dans les mondes des êtres que nous connaissons maintenant sous le nom universel d'anges, régnait le principe de l'amour et de l'amitié de tous. Il n'y avait pas de loi de la mort : chacun passait de couche en couche grâce à une métamorphose matérielle libérée de souffrances et n'excluant pas la possibilité de retour. Dans ces mondes, ne possédant alors que trois dimensions d'espace et, donc, en densité ressemblant à Enrof, il n'y avait cependant pas de loi du châtement ou du talion : les erreurs commises se faisaient corriger avec l'aide de forces supérieures. Des lueurs de souvenirs de cela, passant depuis les trésors de la mémoire fossile vers la conscience des anciens sages, mais réduits et simplifiés par leur perception, conduisirent à la cristallisation de la légende sur le paradis perdu. En réalité, ce n'était pas le paradis, mais une belle aube qui brillait alors et qui resta dans la mémoire de quelques monades humaines, et non pas dans Enrof terrestre encore dépourvu alors de vie organique, mais dans le monde, qui s'appelle aujourd'hui Oline. Ces quelques monades humaines avaient commencé leur chemin dans des temps bien plus anciens, et non dans Enrof, mais dans l'angélique Oline. Cette communauté d'arrière-anges peut être appelée, dans un sens, la première humanité de Chadanakar.

Un grand démon, un allié de Lucifer, envahit Chadanakar avec des hordes des plus petits. Son nom est **Gagtoungre**. Ce fut une lutte longue et obstinée ; elle fut couronnée de sa victoire partielle. Il ne réussit pas à chasser les forces de la Lumière de la brampature, mais il réussit à créer plusieurs couches démoniaques et à les transformer en citadelles imprenables. Il réussit à intervenir dans le processus d'émergence et d'évolution de la

vie dans l'Enrof terrestre et à mettre sa marque sur le règne animal. Les lois planétaires, avec lesquelles les forces de la Lumière avaient commencé à créer une vie organique dans Enrof, furent déformées jusqu'à en devenir méconnaissables. Il est faux et blasphématoire d'attribuer au Divin les lois de la dévoration mutuelle, du châtement et de la mort. "Dieu est Lumière et il n'y a pas d'obscurité en Lui."

Seul le salut vient de Dieu. Il n'y a que de la joie de Sa part. Seule la grâce vient de Lui. Et si les lois du monde nous frappent par leur cruauté, c'est parce que la voix de Dieu s'élève dans notre âme contre l'activité du Grand Tourmenteur. La lutte mutuelle des monades démoniaques, la victoire du plus fort et non de celui qui a le plus raison, le renversement des vaincus dans l'abîme du tourment – voilà la loi des forces lucifériennes qui se refléta sur le visage du monde organique d'Enrof, et son nom est « la lutte pour la survie ». Toute souffrance d'un être vivant, toute sa douleur ou angoisse émet un rayonnement – à la fois ici, dans Enrof, et là-bas, dans les mondes de l'au-delà. Chaque son sentiment, chaque excitation des profondeurs de son Moi intérieur ne peut qu'émettre un rayonnement correspondant. Les rayonnements de la colère, de la haine, de l'avidité, de la convoitise des animaux et des humains pénètrent dans les couches démoniaques et restaurent la perte de vitalité dans diverses classes et groupes de leurs habitants. En revanche, ces rayonnements suffisent à peine à compenser la perte de forces de certaines communautés démoniaques. Mais le rayonnement de la souffrance et de la douleur – il s'appelle gavvakh – est capable de nourrir des foules gigantesques de démons de presque toutes sortes et de tous grades. En réalité, le gavvakh est leur nourriture. En mettant sa patte sur les lois de Chadanakar, Gagtoungre les déformait de manière à générer et multiplier la souffrance. Il rendait ces lois pénibles, cruelles, insupportables. Ainsi, il empêcha l'introduction de la loi de la métamorphose dans Enrof, et comme une force résultante de la résistance de deux principes contradictoires, apparut la mort, et elle devint la loi. Il fit obstacle au principe de l'amitié universelle ; et comme la résultante des deux forces, apparut la dévoration mutuelle, et elle est devenue la loi de la vie. Enfin, les forces démoniaques intervinrent dans la vie d'autres couches de Chadanakar – celles à travers lesquelles passait le chemin des êtres incarnés dans Enrof terrestre au moins une fois : et ces couches furent transformées en mondes de représailles où règnent les bourreaux, absorbant la souffrance de leurs victimes. Parmi les différents types du gavvakh, c'est celui associé à l'écoulement du sang physique qui est d'une importance particulière. Lorsque le sang s'écoule du corps humain ou animal, il émet, dans les premières minutes, un rayonnement vif d'une force particulière. Voilà pourquoi certaines classes de démons ne s'intéressent pas tant à la mort des êtres vivants d'Enrof, ni à la souffrance posthume de leur âme, qu'aux effusions du sang. Pas une seule effusion du sang dans l'histoire ne s'est produite, ni se produit sans la suggestion, inconsciente par nous, de ces sangsues de l'au-delà. Aussi, les sacrifices sanglants dans certains cultes anciens étaient terrifiants non seulement pour leur cruauté, mais surtout pour le fait qu'ils ne nourrissaient en aucun cas, bien sûr, les dieux, mais précisément ces démons.

Pour reconstituer les forces de la Lumière, le Logos Planétaire – la première et la plus grande monade de Chadanakar – créa une nouvelle couche pour une nouvelle humanité. Elle se fut habitée par *des titans* ; quant à Enrof, il fut laissé au règne animal. Les titans nous ressemblaient en apparence, mais ils étaient énormes et magnifiques. Dans un monde qui ressemblait à Enrof, mais encore sombre, leurs silhouettes lumineuses se déplaçaient sur fond de ciel bleu-gris de plomb, le long des pentes et des courbes des montagnes désertiques, les améliorant. L'humanité des titans était au nombre de plusieurs milliers. Ils n'avaient pas de sexe, et la naissance de nouveaux n'était en aucun cas liée à l'union des deux aînés. Mais Gagtoungre réussit à provoquer leur révolte contre la Providence. Ils crurent qu'ils étaient la semence et le noyau du nouveau principe du monde, le troisième, qui s'oppose à la fois à Dieu et aux démons. Ils voulaient connaître la liberté absolue de leur Moi, mais en même temps, ils détestaient la cruauté et la méchanceté des démons. La révolte se termina par le fait que les forces de Gagtoungre, profitant de la loi du châtement, entraînaient les âmes des titans dans de profonds tourments. Ils y furent torturés pendant plus d'un million d'années, puis, avec l'aide des forces Providentielles, ils réussirent à s'échapper de leur captivité. Maintenant, la plupart d'entre eux se frayent un chemin parmi l'humanité, se démarquant des autres par l'ampleur de leur personnalité et par l'aspect maussade particulier, mais nullement sombre. Leur créations sont marquées par un vague souvenir de l'exploit impie, comme si elles

étaient roussies par le feu ancien ; elles éblouissent par leur puissance. Leur esprit se distingue des monades démoniaques par l'élan vers la Lumière, par le mépris de la futilité et par la soif de l'amour divin. Parmi les personnalités éminentes de la culture mondiale, je pourrais citer plusieurs de ces noms : Eschyle, Dante, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Goethe, Beethoven, Wagner, Ibsen, Lermontov, Lev Tolstoï.

Durant quelques millénaires avant Jésus-Christ, la puissance de Gagtounge était si grande que dans les couches posthumes de nombreuses métacultures de l'humanité, le châtement perdit son caractère temporaire : la sortie des lieux de souffrance fut étroitement fermée aux martyrs et l'espoir leur fut enlevé.

Cette loi du châtement, la loi de fer de causes et conséquences morales – les conséquences qui peuvent se manifester déjà dans la même vie, mais qui s'accomplissent dans leur intégralité dans l'au-delà et même dans les prochaines incarnations – cette loi peut être appelée par le terme indien le **karma**. Le karma est la même force résultante des deux volontés opposées, pareil comme la loi de la mort ou la loi de la lutte pour la survie. Et si les forces démoniaques ne rencontraient pas systématiquement d'obstacles de leurs ennemis, les lois seraient encore plus lourdes, car le but démoniaque des lois est de générer du gavvakh et de paralyser les manifestations des âmes lumineuses tombées sous leur domination. Ces lois ont aussi un autre aspect, celui de purification. C'est le vestige des lois de Lumière les plus anciennes provenant des belles hiérarchies créatrices des mondes. Le but de ces hiérarchies et de toutes les forces de Lumière de Chadanakar est d'adoucir et d'éclairer les lois, le but des démoniaques est de les alourdir encore plus.

Le dessein de la Providence est le salut de toutes les victimes. Le dessein de Gagtounge est la transformation de tous en victimes.

L'humanité céleste de la prochaine période mondiale sera volontairement solidaire dans l'amour. L'humanité des ténèbres – apparemment inévitable à la fin de la période actuelle – sera la tyrannie absolue de l'un.

Le cosmos est l'espace de formation des monades. L'anticosmos est l'unité mondiale de rivaux et le rassemblement de monades lumineuses accablées, capturées dans des mondes dominés par des démons. Ces captifs sont privés de leur attribut le plus sacré : la liberté de choix.

Gagtounge n'est pas gêné par l'incommensurabilité de son échelle avec celle de Lucifer dans l'univers : lui, telles sont toutes les monades démoniaques, considère sa petitesse seulement comme une étape. La foi aveugle en sa croissance illimitée et en sa victoire fait partie inaliénable de son Moi. Ainsi, n'importe laquelle de ces monades croit en son futur triomphe macrogalactique, aussi minuscule soit-elle à l'heure actuelle et quelle que soit la place subordonnée qu'elle occupe dans la hiérarchie des rebelles. Par conséquent, n'importe quelle d'entre elles, y compris Gagtounge, est un tyran à chaque étape dans la mesure où la puissance atteinte à ce stade le permet. La tyrannie entraîne un écoulement si abondant du gavvakh comme aucun autre principe de gestion. Siroter du gavvakh augmente les quantités de l'énergie démoniaque. Si le démon se mettait à restaurer la perte de ses forces en consommant d'autres radiations psychiques – de la joie, de l'amour, de l'altruisme, de l'admiration religieuse, du délice ou du bonheur – cela régénérerait sa nature et il cesserait d'être démon. Mais c'est exactement ce qu'il ne veut pas. Et ce n'est que par la tyrannie, et seulement par la tyrannie, qu'il peut maîtriser les forces centrifuges au sein des multitudes démoniaques qui lui obéissent. Et donc, parfois dans la métahistoire (et, reflétés, dans l'histoire), il y a des actes de chute et de contre-révolte de monades démoniaques isolées contre Gagtounge. De telles rébellions ne peuvent pas être soutenues par les forces de la Lumière, car une telle monade présente potentiellement le même démon planétaire ; et une fois plus forte que Gagtounge, elle serait un tourmenteur encore plus grave que lui. N'oublions tout de même pas que souvent, des monades démoniaques isolées se révoltent non contre Gagtounge en tant que tel, mais contre l'ordre mondial démoniaque en général. De telles rébellions ne sont rien d'autre que l'appel des monades démoniaques à la Lumière, et il est clair qu'elles reçoivent alors une aide inconditionnelle des forces Providentielles.

Malgré toute la sagesse satanique des desseins mondiaux de Gagtoungre, ces projets sont fragiles précisément à cause des raisons indiquées ci-dessus, car les chances de maîtriser toutes les monades démoniaques du monde et, dans l'avenir, de Lucifer lui-même, sont infiniment petites pour le démon planétaire.

Mais le désir insatiable de domination universelle est la source des seules joies qu'il comprend : il éprouve ces joies à chaque fois que la moindre victoire lui semble un pas de plus vers le but ultime. Ces victoires consistent en l'asservissement d'autres monades ou de leurs âmes : démoniaques – en tant que mi-alliés et mi-esclaves, lumineuses – en tant que prisonniers et objets de torture. Pour autant que Gagtoungre puisse imaginer l'avenir cosmique, il se voit comme une sorte de soleil, autour duquel tournent d'innombrables monades en cercles concentriques, tombant l'une après l'autre et étant absorbée – et progressivement l'Univers entier entre dans cet état de rotation autour de lui, plongeant, monde après monde, dans une hypermonade monstrueusement gonflée. Imaginer davantage dépasse complètement son fantasme démoniaque. Quant aux moins grandes de ces monades, elles sont incapables d'imaginer même une telle apothéose. Croyant inébranlablement en leur victoire ultime sur l'Univers, elles concentrent leur volonté et leur attention sur des étapes plus proches et plus faciles à imaginer.

3. À propos du libre arbitre

Il y a un certain préjugé, une conviction mentale particulière, qui appartient à un nombre considérable de personnes à notre époque, car il était soigneusement introduit dans la conscience de nombreux peuples pendant quatre décennies entières. C'est un cours de pensée qui mène la personne à une conclusion, et cette conclusion se transforme au fil du temps en axiome, en dogme : comme si la religion ôtait à la personne sa liberté, exigeait une obéissance aveugle à des forces supérieures et la rendait complètement dépendante d'elles. Et comme ces forces ne sont que des chimères, la dépendance de toutes les autorités humaines bien tangibles, qui cherchent à exploiter l'ignorance des masses, ne fait qu'augmenter. C'est ce que l'on appelle «esclavage religieux» dont l'humanité se libère grâce à la science et à la philosophie matérialiste.

Pour contester ce raisonnement, il faudrait écrire un traité visant à réfuter les fondements de la philosophie matérialiste. De tels traités ont déjà été écrits, et s'ils sont encore insuffisamment connus en Russie, la raison en est dans des circonstances liées non pas tant à la philosophie qu'à la politique.

En ce qui concerne l'énoncé que toute religion exige l'obéissance à des forces supérieures, certaines doctrines religieuses, en effet, prêchaient la prédestination et l'absence de libre arbitre chez l'homme : c'est la vérité, et défendre toutes formes religieuses sans distinction est la dernière chose que je cherche. Cependant, appliquer ce trait à toute la religion dans son ensemble n'est pas plus juste que d'affirmer, par exemple, que la littérature mondiale est réactionnaire en soi et, pour justifier cela, se référer à des écrivains réactionnaires isolés et à des écoles réactionnaires.

Je voudrais immédiatement faire comprendre l'incorrection d'une telle accusation par rapport au concept de la Rose du Monde.

Tout d'abord, permettez-moi d'exprimer ma stupéfaction : aucune science et aucune philosophie (à part l'idéalisme subjectif), y compris matérialiste, ne conteste le fait que la volonté humaine dépend d'une multitude de causes matérielles.

C'est précisément la philosophie matérialiste qui insiste plus particulièrement sur la forte dépendance de la volonté à des facteurs économiques. Et pourtant, personne ne s'indigne de ce dénigrement de l'homme devant la nécessité naturelle et historique. Personne ne crie sur l'esclavage humain à la loi de la gravitation, à la loi de

conservation de la matière, à la loi de l'évolution, aux lois du développement économique, etc. Tout le monde comprend que dans le cadre de ces lois, nous avons encore assez de liberté pour manifester notre volonté.

Cependant, le concept présent n'ajoute pas un seul nouveau facteur supplémentaire au nombre des facteurs énumérés ci-dessus qui déterminent notre volonté. Ce n'est pas leur nombre qui compte, mais leur interprétation. Cette chose immense et infiniment multiforme, unie sous l'expression «forces supérieures», affecte notre volonté non pas tant par des intrusions surnaturelles, qu'à travers ces mêmes lois de la nature, de l'évolution, etc., que nous sommes convenus de considérer comme des faits objectifs. Ces portées de faits déterminent dans une large mesure notre conscience, mais aussi la subconscience et la surconscience. D'où viennent ces voix de conscience, de devoir, d'instinct que nous entendons en nous-mêmes et qui déterminent visiblement notre comportement. C'est le mécanisme de communication entre les «forces supérieures» et notre volonté. Certes, il y a parfois des phénomènes qui, subjectivement, peuvent sembler être des violations des lois naturelles par des «forces supérieures». Cela s'appelle un miracle. Mais là où de tels phénomènes se produisent, et ne sont pas des aberrations, ce n'est pas une violation des lois naturelles par «l'arbitraire» des forces supérieures qui se produit, mais la manifestation de ces forces à travers un certain nombre d'autres lois qui ne sont encore pas connues pour nous.

Ce qui nous semble souvent un moteur monolithique, simple et indivisible de nos actions, comme, par exemple la conscience, est en fait le résultat très complexe de portées différentes. Au fond, notre conscience est la voix de notre monade. Mais son accès à notre conscience subit l'influence d'autres portées de forces : des circonstances extérieures, par exemple, un incident qui a servi d'impulsion pour que cette voix de la monade soit entendue par nous – ceci est une manifestation de la Providence, l'action des forces de nature Providentielle.

Ainsi, le choix d'une personne est prédéterminé par trois portées de forces. Par les forces Providentielles, qui, pour arriver à leurs objectifs, utilisent les lois de la nature et de l'histoire comme outils, et qui les illuminent progressivement ; par les forces démoniaques qui utilisent les mêmes lois et les aggravent de plus en plus ; et, enfin, par la volonté de notre propre monade, qui, grâce aux forces de la Providence, émet les voix du cœur et de l'esprit au sein de notre conscience.

Par conséquent, que nous considérons les lois de la nature et de l'histoire comme des nécessités mécaniques et sans état d'âme ou comme un outil de certaines entités, matérielles ou spirituelles, – le degré de notre liberté ne diminuera ni augmentera.

Cela veut dire que le degré de liberté du choix de l'homme, du point de vue du concept de la Rose du Monde, n'est pas inférieur à celui du point de vue du matérialisme, mais que les portées de facteurs qui le déterminent sont considérées différemment et mieux fragmentées.

Et si un matérialiste n'est pas offensé par le fait que notre liberté est limitée par les lois de la nature complètement impersonnelles et sans état d'âme, alors comment peut-on être humilié du fait que notre liberté est restreinte par la volonté des forces Providentielles? Ce qui peut nous vraiment offenser, c'est la restriction de notre liberté par la volonté des forces démoniaques ; oui, elle est insultante ; mais ce sont justement les forces de nos ennemis primordiaux que nous devons apprendre à maîtriser, à tourner en notre avantage et à illuminer – ceci est notre objectif. Et cette insulte ne le sera plus pour nous, lorsque nous nous rendons inaccessibles à son influence. L'évolution de la vie conduit les êtres vivants débutant par le degré minimal de liberté chez les formes primitives : la voix de la monade n'atteint quasiment pas la conscience embryonnaire du microbe, et son comportement est déterminé principalement par les forces démoniaques agissant par les lois de la nature, qui lui servent d'une courroie de transmission. Quant aux animaux, ils sont déjà beaucoup plus libres que le microbe, et l'amplitude de leurs actions volontaires est beaucoup plus large ; chez l'homme, elle augmente incomparablement.

Les opposants à la religion en général soulignent qu'elle exige l'abandon de la volonté personnelle et la soumission de notre volonté au Divin. Et en ce qui concerne certaines religions du passé, ils ont raison. Mais la Rose du Monde n'est pas un enseignement religieux du passé. C'est l'enseignement religieux et socio-éthique de l'avenir. La Rose du Monde n'exige aucune «obéissance» à la volonté de Dieu, car seule action accomplie volontairement, et non par contrainte, porte de la valeur.

Aucune exigence de la soumission servile à la volonté de Dieu ne résonnera depuis les sanctuaires de la religion résultante. Ce qui en résonnera, sera un appel à la concorde universelle et à la création libre avec le Divin.

Le Seigneur est une aspiration suprême immuable et inexprimable, c'est un pouvoir créatif d'esprit agissant dans chaque âme, même dans les profondeurs des monades démoniaques, qui guide tant de mondes – des microbramphatures aux supragalaxies – vers quelque chose de plus parfait que le bien, et quelque chose de plus élevé que félicité. Plus le niveau de chaque Moi est élevé, plus pleinement sa volonté coïncide avec la volonté créatrice du Seigneur. Et lorsque ce Moi, ayant commencé son voyage cosmique à partir des formes primitives de la matière vivante, franchira les étapes de l'humain, du démiurge des peuples, du démiurge des planètes et des étoiles, du démiurge d'une galaxie, il s'immergera alors, à travers Dieu le Fils, dans le Père, et sa volonté coïncidera complètement avec la volonté du Père, sa puissance – avec celle du Père, son apparence – avec celle du Père, et, enfin, sa créativité – avec celle du Père.

Le travail créatif avec Dieu est la création lumineuse de toutes les monades du flux ascendant de l'Univers – de l'homme, des élémentaux et des animaux éclairés aux démiurges des galaxies et les géants d'une grandeur inimaginable.

Voilà pourquoi le mot «démiurge», que l'on ne rencontre presque jamais dans les anciennes religions, est utilisé si souvent ici. Les démiurges sont tous ceux qui créent pour la gloire de Dieu, par amour pour le monde et pour leur premier Créateur.

Il est absolument bon.

«Il est tout-puissant», en ajoutait la vieille théologie.

Mais s'Il est tout-puissant – Il est responsable du mal et de la souffrance du monde, alors, Il n'est pas bon.

Il semblerait qu'il soit impossible de sortir du cercle vicieux de cette contradiction.

Mais le Seigneur crée à partir de Lui-même. Toutes les monades qui découlent de Sa profondeur portent les mêmes propriétés de cette profondeur, y compris la liberté absolue. Ainsi, la création divine limite elle-même le Créateur : elle détermine Sa puissance par la ligne, derrière laquelle se trouvent les libertés et les pouvoirs de Ses créations. Mais la liberté s'appelle ainsi justement, car elle inclut la possibilité de choix variés. Et dans l'existence de nombreuses monades, elle s'est manifestée par leur choix négatif, par leur auto-affirmation et par leur apostasie. D'où vient ce que nous appelons le mal du monde, d'où vient la souffrance, d'où viennent les lois cruelles, mais aussi, le fait que ce mal et cette souffrance peuvent être surmontés. Les lois empêchent le monde de tourner dans le chaos. Les démons eux-mêmes sont obligés de faire avec, afin que les mondes ne tombent pas en poussière. C'est pourquoi ils ne renversent pas les lois, mais les alourdissent. Les lois sont aveugles. Et elles peuvent être éclairées non pas en un clin d'œil, ni par un miracle, ni par l'intervention extérieure du Divin, mais par le plus long parcours cosmique, à la fin duquel les monades apostâtes se débarrasseront de leur mauvaise volonté.

Chez Dieu, l'amour universel et la créativité inépuisable sont fusionnés ensemble. Tous les êtres vivants, y compris l'humain, se rapprochent de Dieu à travers trois propriétés divines innées : la liberté, l'amour et la co-création avec Dieu. La co-création avec Dieu est le but, l'amour est le chemin, la liberté est la condition.

Les monades démoniaques sont libres comme tout le monde, mais leur amour est profondément imparfait. Chez eux, il est dirigé exclusivement vers l'intérieur : le démon n'aime que lui-même. Et puisque toute la puissante réserve d'amour demeurant dans son esprit est concentrée uniquement sur ça, le démon aime soi-même avec une si grande puissance, qu'aucun humain n'est capable de s'aimer.

Pareil pour leur capacité de créer, qui ne peut pas être perdue par les monades démoniaques. Mais la co-création avec Dieu n'évoque chez eux rien d'autre que l'hostilité extrême. Chaque démon ne crée que pour lui-même et en son propre nom.

La créativité de l'homme se transforme en co-création avec Dieu à partir du moment et dans la mesure où son irrésistible impulsion créatrice est dirigée par l'effort de sa volonté et de sa foi non vers la réalisation de ses objectifs égoïstes – renommée, plaisir, biens matériels, service au profit des enseignements cruels et médiocres – mais pour servir Dieu qui est amour.

Précisément ces trois notions – liberté, amour et co-création avec Dieu – déterminent l'attitude de la Rose du Monde à l'égard de l'art, de la science, de l'éducation, du mariage, de la famille, de la nature et même de tels aspects de la vie, que toutes les religions toujours négligeaient, comme le confort et l'abondance.

4. L'être et la conscience

Ce que je disais jusqu'à présent nous amène à une nouvelle perspective sur le débat séculaire sur la primauté de la conscience ou de l'être.

«La conscience détermine l'être», formulèrent les écoles idéalistes. Au stade culturel suivant, non religieux, cette formule fut retournée à l'envers, mais ses composants restèrent intacts. Ces composants formaient l'opposition entre deux termes, et donc la nouvelle formule hérita du primitivisme de sa devancière.

La question est plus compliquée que ces formules. Et, en même temps, elle est plus simple que les structures encombrantes de références et de conclusions superposées au cours du XVIIIe et XIXe siècles pour en extraire un résultat aussi modeste.

«L'être détermine la conscience»... «La conscience détermine l'être»... L'être de qui ? La conscience de qui ? D'une personne en particulier ? De l'humanité ? Du monde entier ? De la matière vivante et consciente ? Comme tout est confus et pas net.

La conscience d'un individu concret et particulier (pour simplifier, nous parlerons de l'homme) n'est pas déterminée par la conscience de quelqu'un et ni par un être en général, mais par *la somme des facteurs*. À savoir :

- a) par son propre être physique ;
- b) par l'être de son milieu naturel et culturel ;
- c) par les consciences de nombreuses personnes vivant et ayant vécu, car les efforts de ces consciences avaient largement déterminé l'environnement culturel dans lequel cette personne vit et qui affecte son être et sa conscience ;
- d) par la conscience d'un certain nombre d'autres créatures qui avaient influencé l'environnement naturel et l'avaient transformé ;
- e) par l'être et la conscience des hiérarchies créatrices des couches ;
- f) par le surconscient, mais avec son contenu individuel, inné dans la monade de cette personne ;
- g) par l'être-conscience de l'Un, dans lequel l'être et la conscience ne font qu'un, au lieu d'être différentes catégories opposées.

S'il ne s'agit pas d'une personne isolée avec son être et sa conscience, mais de l'Univers, plus précisément – de l'apparition de la conscience dans la nature organique des mondes quelconques – alors, il est clair que puisque l'Univers est déterminé par l'Un, cette opposition de l'être et de la conscience est levée par la raison qui vient d'être exposée ci-dessus. Puisque l'Univers est déterminé par la créativité des monades créées par Dieu, la question d'apparition de la conscience au sein de lui, perd son sens. Car s'il n'y avait pas de monades créées par Dieu avec leur conscience et leur être, aucune matière, organique ou non, n'aurait pu surgir.

Aujourd'hui, on ne pourrait que plaisanter gentiment sur la primitivité des formules classiques, si l'une d'entre elles, étant devenue un dogme philosophique du despotisme politique, n'était pas coupable d'innombrables malheurs, obstruant comme un bouchon les voies respiratoires des pensées de tant de personnes et bloquant l'accès de la spiritualité à la sphère de leur conscience. Une autre des formules classiques, tout aussi erronée, est néanmoins moins dangereuse, précisément parce qu'elle est plus spirituelle. Mais cela ne supprime pas la culpabilité des anciennes religions avec leurs philosophies doctrinaires : passer tant de siècles à agiter l'air par la scolastique – et ne s'approcher même pas un millimètre de la problématique de la primauté de l'être ou de la conscience.

5. La structure multicouche de l'homme

Parmi les nombreuses couches de Chadanakar, il y a un monde multidimensionnel où demeurent des monades humaines – des unités spirituelles indivisibles et immortelles, nos Moi supérieurs. Créées par Dieu et uniquement par Dieu, et certaines (quelques-unes) mystérieusement nées de Lui, elles entrent dans Chadanakar, revêtus de la matière la plus fine – il serait plus correct de l'appeler énergie : c'est une substance qui imprègne tout le Chadanakar. Chaque esprit isolé, entrant dans notre bramphature, s'en habille inévitablement. Le monde dans lequel demeurent nos monades s'appelle **Irolne**.

Le travail créatif qui mène à l'illumination de l'Univers est l'objectif de chaque monade, à l'exception des monades démoniaques, mais il n'y a pas de monades démoniaques parmi les gens. Les monades humaines effectuent ce travail dans les mondes inférieurs, soumis à leur créativité éclairante. Elles s'y créent des habillements matériels et, à travers ces habits, influencent l'environnement des couches correspondantes.

Tout d'abord, la monade se crée un **chêlte** à partir de la matérialité des espaces à cinq dimensions, puis **un corps astral** à partir de la matérialité des espaces à quatre dimensions. Ces deux habillements sont souvent combinés dans notre compréhension sous le mot «âme». Chêlte est le conteneur matériel de la monade avec toutes ses propriétés divines, c'est son premier outil. Le «Moi», qui entame son voyage à travers les couches inférieures, ce n'est pas la monade même (celle-ci reste dans l'Irolne à cinq dimensions), mais son chêt. Le chêt se fait créer directement par la monade ; quant à la création du corps astral, c'est un grand élémental qui y participe – la Terre Mère. Elle participe à la création des corps astraux de tous les êtres de Chadanakar – humains, animaux, anges, daïmôn, élémentaux, démons et même de grandes hiérarchies, lorsque ces dernières doivent descendre dans des couches qui nécessitent la présence d'un corps astral. Ce corps est l'outil suprême du chêt. Il concentre les dons de vision, d'audition et d'odorat spirituels, celui de mémoire fossile, ainsi que la capacité de voler et de communiquer avec les synclites, les daïmôn, les élémentaux, les anges et, enfin, le don de percevoir des panoramas et des perspectives cosmiques.

Ensuite, la Terre Mère, fécondée par l'esprit du Soleil, crée pour la monade à s'incarner **un corps éthérique** : sans lui, aucune vie n'est possible dans les mondes tri- et quadridimensionnels. Et lorsque le chêt, avec tous ses habillements y compris l'éthérique, quitte la dernière, externe et la plus éphémère des ses enveloppes – le corps physique, il ne reste dans Enrof qu'un cadavre. En ce qui concerne le corps physique, il est créé pour nous par des hiérarchies angéliques – elles produisent de la matière – et par le grand élémental de

l'humanité – *Lilith* – celle qui sculpte des chaînes familiales en utilisant cette matérialité tridimensionnelle. Le rôle de la monade dans cet acte est de donner, à travers le chèle, une individualité à un maillot de la lignée familiale.

Ainsi se termine le processus de descente ; et commence le processus d'ascension.

La monade peut intégrer le corps physique soit seulement une fois, soit maintes fois (encore et encore). Le corps éthérique n'est recréé à nouveau que si son porteur, tombé sous la loi du châtement, a été forcé de se frayer un chemin à travers les cercles de grandes souffrances. Par contre, sur le chemin ascendant, le corps éthérique accompagne son porteur à travers tous les mondes des Lumières jusqu'aux zatomis – les demeures de l'humanité éclairée, les cités célestes des métacultures. Ce corps consiste d'une substance vitale, non universelle, mais différente dans tous les mondes tridimensionnels et quadridimensionnels. D'après la plus ancienne révélation de l'humanité, il serait juste d'appeler cette substance aroungvilte-prana.

Le corps astral accompagne le porteur plus haut, y compris la sakouale du Haut Devoir. Au-dessus, il ne reste que le chèle, éclairé complètement et fusionné avec sa monade dans l'unité. À ce moment, la monade quitte l'Irolne et, vêtue d'un chèle extrêmement fin, entame l'échelle des mondes les plus élevés de Chadanakar.

Plus loin dans le livre, nous parlerons de toutes ces couches, dont beaucoup, dans la mesure du possible, seront exposés. Mais, malheureusement, je ne suis pas en mesure d'élucider plus en détail les sujets concernant l'interaction des habillements différents de la monade, leurs fonctionnalités et leur structure.

6. Les métacultures

La structure de Chadanakar, dont la problématique colossale sera bientôt discutée, restera incompréhensible dans ses fondements, si l'on ne saisit pas d'abord ce que c'est un supra-peuple, une métaculture et un transmythe.

Le terme «supra-peuple» désigne un ensemble de nations unies par une culture commune qu'elles créent conjointement, ou bien une nation isolée, si sa culture a été créée par elle seule et a atteint un degré élevé de luminosité et d'individualité.

Cela laisse entendre que des cultures complètement isolées n'existent pas, qu'elles sont interdépendantes, mais dans l'ensemble, chaque culture est assez unique, et, malgré l'influence qu'elle exerce sur les autres, elle reste dans son intégralité la propriété d'un seul supra-peuple, son créateur.

La notion de supra-peuple aurait pu être écartée du concept actuel, si, à part son importance historique, il n'avait pas sa valeur métahistorique. Et la valeur métahistorique réside dans le fait que la particularité du supra-peuple ne se limite pas à la sphère culturelle dans Enrof, mais affecte également de nombreuses autres couches d'ordres ascendant et descendant à matérialité différente, car certaines parties de ces couches portent l'influence d'un seul supra-peuple en question. Après tout, il ne faut pas oublier qu'un supra-peuple est la totalité des individus qui en font partie non seulement maintenant, ce ne sont pas seulement nos contemporains, mais aussi ceux, et ils sont très nombreux, qui lui appartenaient auparavant, même à l'aube de son histoire, et plus tard, après la mort, agissaient et agissent toujours dans les couches transphysiques liées à ce supra-peuple. Au-dessus de l'humanité s'élève une échelle de couches communes à tous les supra-peuples, mais au-dessus de chacun d'entre eux, ces couches changent de couleur, changent leur apparence, leur contenu ; il y a même des couches qui n'appartiennent qu'à un seul supra-peuple. Il en va de même pour les mondes démoniaques d'ordre descendant, qui se situent, si l'on peut dire, *au-dessous* des supra-peuples. Ainsi donc, une partie considérable de Chadanakar se compose de segments multicouches isolés. La couche d'Enrof dans chacun de ces segments est

occupée par un seul supra-peuple et sa culture. Ces segments multicouches de Chadanakar sont appelés *métacultures*.

Chaque supra-peuple possède son propre mythe. En aucun cas ce mythe ne se fait créer à l'aube de son histoire – bien au contraire. Et, puisque la notion traditionnelle du mot «mythe» ne coïncide pas avec le sens qui y est mis ici, je dois expliquer soigneusement quel concept j'ai mis dans ce mot. Lorsqu'on parle d'un système strictement coordonné d'images au sens profond idéologique qui incarnent une doctrine internationale globale et qui ont trouvé leur expression dans les légendes, les cultes, dans les théosophèmes et philosophèmes, dans la littérature antique et dans les arts visuels et, enfin, dans le code de la morale, on parle des **mythes des grandes religions internationales**. Il existe quatre mythes de ce type : hindouiste, bouddhiste, chrétien et mahométan.

Lorsqu'on parle d'un système strictement coordonné d'images au sens profond idéologique qui déterminent l'attitude envers Enrof, envers les mondes transphysiques et spirituels de la part d'un supra-peuple, si l'on parle d'un système qui s'est moulé dans une certaine religion avec un rôle très important dans l'histoire de ce supra-peuple, mais qui ne s'est presque pas répandu au-delà – nous parlons des *mythes religieux nationaux de certains supra-peuples*. Tels sont les mythes égyptien, iranien antique, juif, germanique antique, gaulois, aztèque, inca, japonais et quelques autres.

Lorsque nous parlons du monde des images, qui sont tout aussi riches idéologiquement et aussi, peut-être, liées, même pas si étroitement, aux idées d'un ordre religieux et moral, mais non formées en un système harmonieux et reflétant un certain nombre de morales communes, vérités transphysiques, métahistoriques ou universelles en rapport avec les acquis et le devoir de cette culture – nous avons devant nous *les mythes communs des supra-peuples*. Tels sont les mythes : catholico-romain – du supra-peuple du sud-ouest, allemand-protestant – du supra-peuple du nord-ouest et celui du supra-peuple russe⁸.

Et, enfin, le dernier, quatrième groupe – *les mythes nationaux communs* : ce sont les mythes des ethnies isolées qui font partie d'un supra-peuple, mais à l'intérieur d'elles-mêmes, en plus du mythe commun du supra-peuple, elles créent leur propre variante privée, très locale, qui ne s'identifie à aucun système strict, ni religion. Comme exemples, on pourrait citer les mythes païens des tribus slaves, des tribus finnoises, des tribus turques, ainsi que les mythes de certaines tribus isolées et en retard de l'Inde. En fait, de très nombreuses formations ethniques possèdent leurs mythes nationaux à l'état embryonnaire, mais ces mythes acquièrent rarement une manifestation prononcée.

Nous n'appliquerons le mot «mythe» à aucun autre phénomène de l'histoire culturelle.

Ainsi, les trois derniers groupes de mythes concernent la spécificité des cultures individuelles. Quant au premier groupe – les mythes des religions internationales –, il est mystiquement associé (à l'exception d'un seul) aux couches de Chadanakar, qui se trouvent déjà au-delà de ses divisions segmentaires que l'on appelle métacultures.

Il me semble que le concept de mythes nationaux-religieux est évident à comprendre. Par souci de clarté, les mythes communs des supra-peuples devraient avoir quelques définitions supplémentaires.

⁸ Dans certaines cultures, par exemple Gréco-romaine ou Babylonien-assyro-cananéenne, le développement des mythes déjà quitta le stade «commun», mais ne se développa en un système suffisamment strict pour pouvoir classer les mythes olympique et babylonien dans le groupe de mythes religieux nationaux de supra-peuples.

La définition inductive.

Le mythe commun du supra-peuple est l'ensemble de ses idées sur le cosmos transphysique, sur la participation de cette culture et de chaque «Moi»⁹ dans ce cosmos – des idées qui se forment par cette culture et se rangent dans les formes du cycle d'idées religieuses et philosophiques, du cycle d'images artistiques, du cycle de concepts sociales et éthiques, du cycle des institutions étatiques et politiques et, enfin, du cycle des normes nationales de vie réalisées dans le rite, dans le mode de vie quotidien, dans la coutume.

La définition déductive.

Le mythe commun du supra-peuple est *la prise de conscience par ce supra-peuple*, à travers ses représentants les plus créatifs, d'existence d'une certaine *seconde réalité* au-dessus de lui, dans laquelle il entre par une partie de son être et dans laquelle sont masquées la gestion de sa formation et les racines de son destin – c'est une prise de conscience obscurcie par des impuretés étrangères qui découlent de la nature humaine désordonnée.

Cette seconde réalité, qui sert d'objet de cognition transphysique et métahistorique, artistique et philosophique, peut être désignée par le terme **transmythe**.

Bien évidemment, la mesure de distinction entre le mythe et le transmythe peut être très variée. Les capacités limitées de personnes qui saisissent leur transmythe par l'intuition, les rêves, les inspirations artistiques, la contemplation religieuse, la révélation métahistorique ; les particularités nationales, historiques, sociales et personnelles des ces consciences et de la zone subconsciente, qui participe activement à ce processus ; l'impossibilité de trouver des analogies exactes en mots ou en images tridimensionnelles pour exprimer la réalité des mondes de l'au-delà – tout cela ne peut-il pas conduire à d'innombrables aberrations, à l'encombrement du mythe par tout ce qui est accidentel, inexact, anthropomorphique, primitivant, voire tout simplement infructueux ? Mais le mythe est dynamique, il évolue dans le temps, se développe, change de visage. Et ses phases terminales, en règle générale, sont plus près du transmythe, car au cours des siècles passés, les consciences réceptrices deviennent plus fines, plus riches, plus clairvoyantes, plus larges d'esprit.

En attendant, le transmythe évolue, lui aussi. La réalité transcendantale déborde d'agitation bouillonnante, elle n'est jamais statique. Comme les villes fortifiées de l'époque mérovingienne diffèrent du Paris moderne, il en va de même pour les paysages, les structures et tout le contenu des transmythes au moment de leur émergence et ceux vers la fin de leur évolution métahistorique.

Mais à tous les stades du développement du transmythe de supra-peuple, il se trouve, parallèlement au peuple d'Enrof qui le saisit, deux autres réalités, deux autres mondes, deux pôles de la sphère métaculturelle. Autour et entre eux, il y a d'autres couches, dont certaines ont apparu plus tard ou subi des changements radicaux, d'autres ont disparu. Seuls trois domaines sont inébranlables et durables : dans Enrof, c'est le supra-peuple, dans l'espace autre-dimensionnel au-dessus de lui – c'est la demeure de ses âmes éclairées, des villes sacrées, la terre céleste de sa métaculture, et en bas, dans les mondes d'ordre descendant, c'est l'antipôle de ce pays paradisiaque – une citadelle construite dans des mondes reliés à des couches profondes du corps physique de la planète. C'est un vivier des forces démoniaques de cette métaculture. Les pays célestes et tout ce qu'ils contiennent sont appelés les **zatomis**, et les citadelles souterraines – les **chrastres**.

Généralement, entre ces deux pôles, ce sont les zatomis qui sont reflétés plus brillamment et plus explicitement dans les mythes. Les images de chrastres ne sont pas toujours exprimées sous une forme plus ou moins accomplie. Quant aux zatomis – la demeure des synclites des métacultures – on peut les retrouver dans les

⁹ En même temps, la prise de conscience de l'idée même de "cette culture" peut être aussi vague que, par exemple, chez les Gréco-Romains, avec leur opposition au reste de l'humanité en tant que barbares.

mythes d'absolument tous les supra-peuples et, de plus, dans les mythes religieux et communs. Telle est Éanna des Babyloniens : la ziggourat dans la ville d'Érech était, selon les Sumériens-Akkadiens, une sorte de cette montagne des dieux, d'Éanna du Ciel, et plus tard les Babyloniens virent une signification similaire dans le principal édifice religieux de leur grande cité – dans [le temple à sept étages de l'Esagil](#). Tel est l'Olympe des Gréco-Romains. Telle est la Sumera (Meru) des Indiens – l'Olympe hindou, sur les pentes duquel brillent les cités célestes des dieux de l'hindouisme. Il en va de même pour les images du Paradis – Eden dans les métacultures byzantines et catholiques, du Djannett – dans la métaculture arabo-musulmane, du Chan-Ti - dans la chinoise, du Montsalvage – dans celle du Nord-Ouest, du [Kitège](#) – dans la métaculture de la Russie.

La ville de Kitège,

par le peintre [Konstantine Gorbatov](#)



En essayant de discerner le pays céleste de la métaculture du Nord-Ouest à travers les nuages tourbillonnants des arts, des croyances, des mythologies et des ordres nationaux, il ne faut jamais oublier que les supra-peuples, tant qu'ils existent dans Enrof, continuent toujours la création de leurs mythes. Ils changent les formes d'expression : de nouvelles personnes apparaissent sur la scène de l'histoire en tant qu'acteurs ; la tâche de la création de mythes se fait transmettre des créateurs anonymes du folklore et des rites aux penseurs et aux artistes, qui reçoivent des vagues d'amour populaire : et le mythe perdure. Il vit, s'approfondit, se remplit de nouveau contenu, révèle de nouvelles significations dans les anciens symboles et en introduit de nouveaux – en fonction du stade élevé du niveau culturel général des percepteurs – primo, et en fonction d'évolution métahistorique réelle du transmythe même – secundo.

Le pays céleste de la culture Nord-Occidentale nous apparaît sous la forme du [Montsalvage](#), un sommet de montagne éternellement brillant, où les chevaliers vertueux, de siècle en siècle, gardent dans un bol le sang du Logos Incarné, recueilli par [Joseph d'Armathie](#) à la croix et transféré au vagabond Titurel, le fondateur du Montsalvage. À distance du Montsalvage, s'élève un château fantomatique, créé par le sorcier Klingsor : c'est le foyer de forces apostâtes qui s'efforcent d'écraser le pouvoir de la fraternité – des gardiens de la plus puissante relique et du plus grand secret – avec une ténacité irrésistible. Ce sont les deux pôles du mythe commun du supra-peuple Nord-Occidental, dont les créateurs sont les auteurs sans nom des anciennes légendes celtiques, en passant par Wolfram von Eschenbach jusqu'à Richard Wagner. Présumer que le déploiement de cette image se termine par le *Parsifal* de Wagner n'est en aucun cas incontestable, mais peut-être même prématuré. Le transmythe du Montsalvage évolue et devient plus grandiose. Espérons que les penseurs et les poètes s'élèveront encore de l'épaisseur des peuples du Nord-Ouest, et qu'une illumination métahistorique leur permettra de saisir et de représenter le pays céleste du Montsalvage tel qu'il est aujourd'hui.

Il est évident que la plupart des plus grands personnages du mythe Nord-Occidental ne sont pas et ne peuvent pas être liés au Montsalvage directement. S'attendre à un lien absolument direct signifierait avoir une approche étroite et formelle, voire une confusion totale du mythe commun du supra-peuple et du mythe religieux-national.

En fin de compte, tout personnage créé par un grand écrivain, artiste, compositeur, qui continue sa vie dans la conscience et le subconscient de millions de personnes et qui devient la propriété intérieure de chacun qui perçoit ce personnage avec créativité – un tel personnage est mythique. Kriemhilde et Ophélie, Macbeth et

Brandt, Esther de Rembrandt et Marguerite de Goethe, Egmont et M. Pickwick, Jean Christophe et Jolyon Forsyte sont tout aussi mythiques que Lohengrin et Parsifal. Mais quel est le rapport entre les personnages de fiction, entre les idées philosophiques et sociales de la culture Nord-Occidentale d'une part et les pôles du mythe Nord-Occidental – le Montsalvage et le château de Klingsor d'autre part ?

Les pôles de tout mythe d'un supra-peuple sont encerclés de mondes entiers de personnages, dont le lien avec le cœur du mythe n'est pas dans le fait qu'ils mènent l'intrigue, mais dans l'affinité interne avec le lecteur, dans la possibilité pour nous de concevoir ces personnages avec notre contemplation métahistorique au sein du mythe ou en dehors de lui.

Faust n'est certainement pas Merlin, Caïn de Byron n'est pas Klingsor, Peer Gynt n'est pas Amfortas, et il est tout simplement étrange, à première vue, de comparer Emmanuel Quint de Hauptmann avec Parsifal. Le personnage de Kundry, si significative au cœur du mythe, n'a probablement pas eu de parallèle d'égale valeur à sa périphérie. En revanche, nous ne trouverons aucun prototype de Hamlet ou de Lear, de Marguerite ou de Solveig au cœur du mythe Nord-Occidental, mais c'est leur regard qui y est dirigé. Une lueur rougeâtre peut être remarquée sur leurs vêtements – soit celle du Graal, soit celle des feux de la sorcellerie de Klingsor. Ces silhouettes colossales, s'élevant à degrés divers du réalisme artistique, à stades divers de l'illumination mystique, ressemblent à des statues gardiennes des escaliers qui montent vers ce sanctuaire où réside le plus grand mystère des peuples Nord-Occidentaux – un sanctuaire qui fait parvenir des vagues célestes de Providence et de bienveillance dans les pays saisis de ténèbres épaississantes.

Est-ce qu'on distingue les éclats du rayonnement de ce sanctuaire – ou ceux de l'autre pôle du même mythe, du château diabolique de Klingsor – seulement dans les légendes des Chevaliers de la Table Ronde ? Ou seulement dans les mystères de Bayreuth ? Si le Montsalvage cesse d'être pour nous une simple image poétique parmi d'autres, un simple conte de fées charmant ou un air de musique, et parvient à avoir son vrai sens – celui d'une réalité suprême – nous distinguerons son reflet sur les abbayes gothiques et sur les ensembles baroques, sur les toiles de Ruisdael et Dürer, dans les paysages du Rhin et du Danube, de la Bohême et de la Bretagne, dans les vitraux-rosaces derrière les autels des églises et dans le culte du luthéranisme sévèrement maigre. Ce reflet se manifestera pour nous dans les parcs profanes et sans âme du palais du Roi-Soleil, ainsi que dans les contours des villes s'élevant de l'autre côté de l'océan en forme de chaînes montagneuses des gratte-ciel. Nous le verrons dans les paroles des romantiques et dans les œuvres des grands dramaturges, dans la franc-maçonnerie et le jacobinisme, dans les systèmes de Fichte et de Hegel, voire dans les doctrines de Saint-Simon et de Fourier. Il faudrait un travail exceptionnel pour démontrer que le pouvoir de la science moderne, les merveilles de la technologie, ainsi que les idées du socialisme, voire du communisme, d'une part, et du nazisme, d'autre part, sont englobés par l'étendue du mythe sur le Montsalvage et le château de Klingsor. Rien, ni découvertes scientifiques de nos jours, ni la maîtrise de l'énergie atomique, ne retirent l'humanité Nord-Occidentale hors des limites tracées par le symbolisme prophétique de ce mythe. Je pense que celui qui aura lu ce livre saisira les corrélations qui demeurent encore non révélées.

J'ai parlé d'une des métacultures avec son mythe et son transmythe uniquement pour aider, en utilisant les images précises, à comprendre l'idée sur les pays célestes de l'humanité qui demeurent dans les couches éclairées sur les sommets des métacultures, et à réfléchir à leurs antipodes – aux citadelles des principes anti-Dieu qui créent activement leur anti-cosmos et qui combattent contre les forces de la Lumière dans tous les supra-peuples d'Enrof, dans toutes les couches et dans toutes les zones métaculturelles.

Mais l'échelle des couches de Chadanakar ne s'arrête pas à la fin des segments des métacultures : il y a encore des mondes ascendants à cinq et à six dimensions, qui ont également obtenu un vague reflet dans les mythes et les religions de l'humanité. En ce sens, le terme «transmythe» est également applicable à plusieurs de ces couches. Mais dans un sens plus étroit et plus élevé, le mot «transmythe» est appliqué à une sakouale particulière : c'est un système de mondes à cinq dimensions spatiales et à un grand nombre de coordonnées

temporelles ; ce sont cinq gigantesques pyramides magnifiques et transparentes, on dirait, illuminées de l'intérieur par un soleil, et qui dominent fermement Enrof. À leur hauteur, non seulement Enrof, mais même les pays célestes des métacultures semblent submergés dans l'obscurité. Ces mondes sont les aspects les plus élevés de trois (pas quatre!) grandes religions internationales et de deux religions, qui n'ont quasiment pas brisé leur isolement national pour un ensemble de raisons historiques, mais qui portent le reflet à la fois de leurs zatomis et de cette sakouale incomparablement plus élevée. Cette sakouale sera discutée en détail dans l'un des chapitres suivants.

Au préalable, je voudrais faire encore une remarque. Je pense que beaucoup de personnes qui lisent ce livre se posent la question : pourquoi tous les nouveaux mots et les noms qui désignent les pays du monde transphysique et les couches de Chadanakar, même les noms de presque toutes les hiérarchies, ne sont-ils pas russes ? C'est parce que la métaculture russe est l'une des plus jeunes : lorsque son Synclite était en train d'émerger, tout était déjà nommé. Très souvent, vous pouvez trouver que la prononciation de ces mots ressemble au sanscrit, au latin, au grec, à l'hébreu et à l'arabe, et parfois même à des langues plus anciennes qu'aucun philologue ne connaît encore. Inutile de dire que je ne les connais pas non plus ; ce n'est que par ces mots isolés que je juge leur étrange forme phonétique.

À présent, il me semble que tout ce, qui contribuerait à la compréhension d'autres passages du livre, est dit. Devant nous se trouvent quatre parties, presque entièrement consacrées à la description de la structure de Chadanakar – c'est une sorte de géographie transphysique. Ce n'est qu'après avoir fait une idée de l'arène et des participants au mystère métahistorique, au moins le plus approximatif, qu'il nous sera possible de passer aux parties consacrées carrément aux processus métahistoriques, notamment – à la métahistoire de La Russie et de sa culture, ainsi qu'à la métahistoire de notre époque. Ceci est lié aux objectifs, au programme spécifique de la Rose du Monde, à l'exposition des chemins historiques sur lesquels il sera possible l'unification de l'humanité en un seul organisme sans faire couler le sang, l'abondance générale, l'éducation des générations de type anobli, la transformation de la planète en jardin et l'état mondial en fraternité. D'ici, un pont sera jeté vers les derniers chapitres qui vont traiter : les prévisions historiques lointaines, le problème des cataclysmes finales de l'histoire mondiale et la transition inévitable, quoique catastrophique, d'Enrof vers une autre matérialité supérieure, une autre couche de l'existence. Les dernières pages seront consacrées aux perspectives cosmiques qui vont se manifester à cet égard.

DICTIONNAIRE ABRÉGÉ

de noms, de termes et de désignations

le plus souvent rencontrés dans le texte

(Les mots en cursive font partie du dictionnaire – N.d.T.)

Agga (le)

toutes sortes de matérialités de notre *bramphature*, créées ou en processus de création par les éléments démoniaques. Leur structure est différente de celle des matérialités physiques et de *Siyra* en général par le nombre extrêmement limité d'éléments composants l'agga et par le fait qu'aucune de ses particules élémentaires n'a ni son libre arbitre, ni l'aspect animé de l'âme.

Anticosmos (le)

désignation conventionnelle pour la totalité de tous les mondes créés par les éléments démoniaques, c'est la substitution présumée au cosmos Divin. A présent, les couches suivantes appartiennent à l'anticosmos de notre bramphature : le Chog, le *Digme*, la *Gachcharve*, le Soufeth et le Fond.

Arimoya (la)

un *zatomis* de la culture de toute l'humanité qui actuellement se trouve en processus de création.

Arungvilte-prana (la)

une substance subtile impersonnelle, inconsciente répandue dans *Enrof*, coulant d'un corps à l'autre et offrant la possibilité d'existence organique individuelle. La sensation de la présence de l'arungvilte-prana était l'axe de la vie spirituelle de l'humanité et, apparemment, était une de ses plus anciennes révélations.

Astral (un)

ici – le deuxième des habits subtiles de la *monade*. Le *chêlte*, en étant le premier, se crée par la monade même. Quant à la création de l'astral, c'est un grand élémentaire de la Mère-Terre qui y participe. Elle contribue à la création des astraux individuels de tous les êtres de *Chadanakar* – des humains, des anges, des *daïmons*, des animaux, des *élémentaux*, des démons et même des Grandes Hiérarchies, lorsque ces dernières descendent dans les couches où il y a un besoin. Astral est un outil prééminent du *chêlte*. Il comprend les aptitudes de la vision spirituelle, de l'ouïe spirituelle, de l'odorat spirituel, de la mémoire fossile, de la lévitation, ainsi que le pouvoir de communiquer avec les êtres d'autres couches et la faculté de contempler les panoramas et les perspectives cosmiques.

Bramphature (une)

presque tout corps céleste possède un ensemble de couches à matérialités différentes ; ces couches forment un système interconnecté et interdépendant. Une bramphature est un système uni par la communauté des processus qui se déroulent dans ses couches. Dans la plupart des bramphatures de notre Galaxie, le processus principal qui unit les couches de chacune d'entre elles est celui de la lutte entre les forces Providentielles et

démoniaques. Il existe, cependant, des bramphatures entièrement tombées sous puissance démoniaque, ainsi que celles qui s'en sont complètement libérées.

Chadanakar

le nom propre de la bramphature de notre planète. Il consiste d'un grand nombre (plus que 240) de couches à matérialité diverse et aux dimensions espace-temps variées.

Chavva (le)

une émanation subtile de certains états du mental humain, liée aux sentiments du complexe d'infériorité de son pays ou du « complexe d'Etat ». Le chavva restaure la force vitale des *huitzraors*, des *igves* et des *rarougs*.

Chèlte (un)

le premier des habits matériels de la *monade*. Le chète se fait créer par la monade-même à partir de la matérialité des mondes à cinq dimensions. C'est son enveloppe avec ses propriétés divines, et c'est son outil le plus proche. Ce n'est pas la monade elle-même, mais son chète qui représente le « moi » faisant son voyage dans les couches inférieures afin d'atteindre la lumière. Quant à la monade, elle reste dans l'Irolne.

Chrastres (des, un)

des couches matérielles, qui à nombre varié de coordonnées spatiales, liées à certaines zones dans le corps physique de la planète Terre, notamment avec les « protrusions compensatoires » des continents renversés par leurs points vers le centre de la terre. Ce sont les lieux d'habitation de l'antihumanité aux deux races cohabitées – les *igves* et les *rarougs*. Dans les chrastres, il y a des sortes de grandes villes et la technologie démoniaque hautement développée.

Corps éthérique (un)

le troisième des habits subtils de la *monade* incarnée. Sans lui, aucune vie organique ne sera possible dans les mondes de trois et de quatre coordonnées.

Daïmons (des, un)

l'humanité supérieure de Chadanakar, les habitants de la *sakouale* des mondes à quatre coordonnées spatiales et au nombre varié de coordonnées temporelles. Les daïmons font un chemin de formation semblable au nôtre, mais ils l'ont entamé plus tôt et ils le font avec plus de succès. Avec notre humanité, ils sont liés par des fils différents, dont certains sont élucidés au cours de la présentation générale.

Digme (le)

le lieu de demeure de *Gagtoungre*, l'un des mondes à cinq dimensions spatiales et une multitude de dimensions temporelles.

Dingra (la)

la *karosse* de la Russie.

Dougour (le)

une des couches d'*élémentaux* démoniaques, elle a un sens particulier pour l'humanité. Les êtres incarnés en Dougour restaurent la perte de leurs forces vitales avec de l'*euphos* – les émanations de concupiscence de l'humanité.

Droukkarg (le)

un chrastre de la *métaculture* de la Russie.

Egrégores (des, un)

ici : les formations extramatérielles qui surgissent de certaines émanations psychiques de l'humanité au-dessus de grandes collectivités : des tribus, des Etats, de certains partis et communautés religieuses. Ils sont privés de *monades*, mais ils possèdent une charge de volonté temporairement concentrée et aussi un équivalent de conscience.

Elémentaux (des, un)

une catégorie de *monades* créées par Dieu passant leur chemin d'évolution dans Chadanakar principalement à travers les règnes de la Nature et, dans la pluparts des cas, n'ayant pas d'incarnations physiques. Puisque l'humanité possède, elle aussi, un certain aspect du règne naturel, il existe des espèces variées d'élémentaux liées à l'aspect natif, spontané de l'humanité.

Enrof

le nom de notre couche physique – un terme homologue au concept contemporain de notre univers astronomique. Il se caractérise par son espace à trois dimensions et son temps à une dimension.

Éons (des, un)

ici : les périodes mondiales qui sont caractérisées par l'état différent d'une brampature dans Enrof. La différence de ces états se détermine par un degré de manifestation de puissances spirituelles dans la matérialité d'Enrof. Avec ceci, on prend en compte non les cas isolés de déviation de la norme, mais l'état dominant, l'état général. Ainsi, à l'époque de l'entrée d'Enrof de Chadanakar dans le deuxième éon, une transforme de la matière organique aura lieu, et à l'entrée dans le troisième – la transforme de la matière inorganique. De cette façon, Chadanakar sortira en dehors des limites d'Enrof mondial.

Euphos (le)

émanation de la concupiscence de l'humanité.

Éycéhore (le)

ici : une part démoniaque dans tout être dont l'incarnation physique se passait avec la participation de *Lilith*, c'est-à-dire, non seulement des humains, mais aussi des titans, des *igves*, des *rarougs* et des *huitzraors*.

Gachcharve (la)

une des couches principales de l'anticosmos démoniaque dans Chadanakar ; c'est le monde à deux dimensions spatiales, le foyer des forces démoniaques puissantes de toutes sortes.

Gagtoungre (il)

le nom du démon planétaire de notre brampature. Il a trois principes, comme certains d'autres des grandes hiérarchies. La première hypostase de Gagtoungre est un Grand Tourmenteur Guistourg, la seconde est la Grande pécheresse Fokerma et la troisième – le grand réalisateur du projet démoniaque Ourparp, que l'on appelle des fois le Principe de la forme.

Gavvakh (le)

une émanation subtile des souffrances humaines produite par notre entité au cours de la vie, aussi bien que dans l'existence posthume descendante. Le gavvakh restaure la force vitale de nombreuses catégories d'êtres démoniaques et de Gagtoungr lui-même.

Grands ancêtres (des, un)

les figures historiques, qui ont eu une influence puissante et bénéfique sur le sort du peuple ou de l'Etat. Dans leurs actions, ces personnes sont guidées par les influences et inspirations des *hiérarchies* directrices et protectrices de ce peuple.

Hiérarchie (une)

est employé dans cet ouvrage dans les deux sens :

1. Hiérarchie comme une échelle des fonctions subalternes ecclésiastiques, militaires ou administratives.
2. Hiérarchie(s) comme les différentes catégories de créatures spirituelles à matérialité et à nature différentes, par exemple, les hiérarchies d'anges, de démons, d'élémentaux, de daïmons, etc.

Huitzraors (des, un)

les créatures puissantes, intelligentes et extrêmement prédatrices ; elles habitent dans les couches voisines aux chrestres. Du point de vue de l'homme, ce sont les démons de grande puissance d'Etats. Ils ne sont pas très nombreux. Dans la métahistoire, les huitzraors jouent un rôle énorme, contradictoire et ambigu.

Igves (des, un)

la race principale de l'antihumanité. Les créatures démoniaques hautement intellectuelles, les habitants de « l'envers des mondes » – des chrestres.

Irolne (le)

un des mondes à cinq dimensions spatiales, la demeure des *monades* de l'humanité.

Jrougre (il)

huitzraor de la Russie.

Karrokh (un)

un corps organique et solide de certaines espèces de créatures démoniaques (par exemple des igves ou des *rarougs*), analogique à un corps physique, mais créé non en *siayra*, mais en *agga*.

Karosses (des, une)

les manifestations du grand élémental de l'humanité *Lilith*, elles sont locales et liées aux nations particulières ou aux *suprapeuples*. Les karosses sont privées de *monades*, mais elles possèdent un équivalent de conscience et de volonté.

Kragre (le)

la couche où se passent les combats de huitzraors.

Lilith (elle)

un grand élémental de l'humanité, jadis une épouse de l'ange suprême, puis la sculptrice de la chair physique de la lignée humaine et de quelques autres créatures. Son propre être fut diabolisé par Gagtoungre bien avant l'émergence de l'humanité existante actuellement dans Enrof.

Logos Planétaire (le)

la Grande *Monade* née de Dieu, qui représente le Dieu le Fils, elle est l'intelligence divine de notre brampature, c'est la plus ancienne et toute la première de toutes les monades qui se manifeste dans l'humanité comme Jésus Christ et qui prend la tête pour préparer notre monde au changement des éons. Le Logos Planétaire est le guide de toutes les forces des Lumières dans Chadanakar.

Métaculture (la)

les *sakouales* internes de Chadanakar qui représentent une sorte de divisions segmentaires de certaines de ces couches inférieures. Les métacultures se composent d'un nombre différent de couches, cependant chacune en possède au moins trois : la couche physique – le lieu d'habitation dans Enrof d'un *suprapeuple* particulier qui crée sa culture, le *zatomis* – le pays céleste des âmes éclairées de ce peuple ; et le *chrastre* – le monde démoniaque souterrain à l'opposé au *zatomis*. Outre cela, toutes les métacultures ont un certain nombre de couches des Lumières et celui de couches des Représailles. La nature de ces mondes varie en fonction du cours des processus métahistoriques dans chaque métaculture.

Métahistoire (la)

1. Un ensemble de processus, actuellement se trouvant en dehors du domaine de la science et au-delà de sa méthodologie; ces processus, qui se déroulent dans d'autres couches d'existence immatérielle, dans d'autres types d'espace et dans d'autres flux temporels, des fois se font voir à travers de ce que nous percevons comme histoire.

2. L'enseignement religieux sur ces processus.

Monade (une)

ici : une unité spirituelle primaire, indivisible et immortelle. La monade peut être née de Dieu, ou créée par Dieu. L'Univers, c'est une multitude innombrable de monades et toute sorte de matérialités créées par elles.

Montsalvage (le)

un *zatomis* de la métaculture Nord-Ouest.

Moudgabre (le)

un chrastre de la métaculture Nord-Ouest.

Navna (elle)

la monade née de Dieu, une des Grandes Sœurs, l'Âme Collective Idéale de la métaculture Russe. Le nom est conventionnel.

Nertis (le)

L'un des mondes des Lumières, le pays de repos radieux et de paix béat.

Olrne (la)

le premier des mondes d'ordre ascendant, le pays des défunts qui est commun pour toute l'humanité, mais dans chaque métaculture, l'Olrne a ses propres caractéristiques.

Ouppum (le)

une des couches de Représailles, « La Pluie de la Mélancolie Eternelle », l'enfer des huitzraors.

Rarouggs (des, un)

la deuxième des races de l'antihumanité représentant les êtres au stade desquels se sont développés les grands prédateurs des anciennes ères géologiques ayant traversé d'innombrables incarnations dans les couches à matérialité démoniaque.

Rose du Monde (la)

la future église chrétienne universelle des derniers siècles, elle réunira toutes les églises du passé en se liant sur la base d'une union libre avec toutes les religions orientées vers la lumière. Dans ce sens, la Rose du Monde est interreligieuse. Sa mission principale est de sauver le plus grand nombre possible d'âmes humaines afin de les détourner du danger d'asservissement spirituel par le futur antidiu. L'apparition de la Rose du Monde dans l'humanité manifesterait la naissance éthérique de *Zvente-Sventane* dans l'un des *zatomis*.

Russie Céleste (la Sainte Russie)

le *zatomis* de la métaculture Russe, la demeure de son Synclite.

Sakouale (une)

ici : un système de deux ou plusieurs couches à matérialités différentes liées étroitement dans leurs structures et à travers la métahistoire.

Salvaterre Mondiale (la)

désignation conventionnelle du sommet et du cœur de Chadanakar, de la sakouale la plus élevée qui se compose de trois mondes : la demeure du Logos Planétaire, la demeure de la Sainte Vierge et la demeure de la Zvente-Sventane.

Scrivnus (le)

le supérieur des purgatoires des métacultures chrétiennes dont l'analogue existe dans d'autres métacultures de l'humanité C'est une étape posthume inévitable de toutes les âmes, sauf celles qui entrent directement dans l'Olrne et ainsi de suite ascendant les mondes des Lumières.

Siayra (la)

toutes sortes de matérialités créées par les forces Providentielles.

Suprapeule (un)

un groupe des nations ou des populations unies entre elles par une culture commune créée conjointement.

Syncites (des, un)

des légions d'âmes humaines lumineuses habitant les *zatomis* des métacultures.

Vogléa (elle)

le nom d'un grand démon de nature féminine, coupable d'un désastre qui jadis frappa l'humanité de la bramphature Lunaire. Se trouvant en semi-isolation pendant une longue période et se querellant avec les forces Providentielles et en partie avec Gagtoungre, à présent Vogléa conjugue ses efforts avec ceux du démon planétaire.

Yarovète (il)

la monade créée par Dieu, l'un des démiurges de l'humanité, un grand esprit conducteur de la métaculture de la Russie. Le nom conventionnel.

Zatomis (des, un)

les hautes couches de toutes les métacultures de l'humanité, leurs pays célestes, le soutien des forces guidant le peuple, les habitants des syncrites. Ensemble avec l'Arimoya – le zatomis de la Rose du Monde – qui est actuellement en création, leur nombre général atteint trente-quatre.

Zvente-Sventane (elle)

une grande monade née de Dieu, qui représente de la Féminité Eternelle, la Fiancée du Logos Planétaire, descendue dans les hautes couches de Chadanakar depuis les hauteurs spirituelles cosmiques il y a environ un

siècle et demi ; elle devra prendre une incarnation illuminée (non physique) dans l'un des zatomis de l'humanité. Cet événement métahistorique sera marqué dans Enrof terrestre comme apparition de la Rose du Monde.

24 décembre 1950

12 octobre 1958